THEATRE DE POCHE

LE LONG CHEMIN DU RETOUR

ÉCRIT PAR
DANIEL KEENE
(AUSTRALIE)

TRADUIT PAR
SÉVERINE MAGOIS

MIS EN SCÈNE PAR
SOFIA BETZ

ASSISTÉE DE
SOPHIE JALLET

AVEC TIM CLIJSTERS, EGON DI MATEO, LAURIE DEGAND,
NATHAN FOURQUET-DUBART, VICTORIA LEWUILLON ET JULIEN ROMBAUX

LE LONG CHEMIN DU RETOUR

1. Présentation générale de la pièce 4
2. Interview de la metteuse en scène 5
3. Quelques éléments historiques 7
   - Petite histoire de la guerre en Afghanistan 8
   - Petite histoire de la paix 12
   - Petite histoire de la désobéissance civile, un autre moyen de lutte 16
4. Thématiques qui traversent le spectacle 22
   - Le dilemme des jeux violents 22
   - Le syndrome post-traumatique en question 24
   - Le droit international de la guerre, gadget ou levier ? 28
   - De l'utilité du théâtre comme lieu de parole et de guérison 30
5. Dramaturgie 32
6. Biographies de l'équipe artistique 34
7. Pistes pour prolonger la réflexion 40

1/ Présentation générale de la pièce

Capitaine Crackafat : Donc, avant de quitter l'Afghanistan, vous avez été soumis aux tests de dépistage psychologique préalable à un retour.

Tom : Je m'en suis sorti comment ?

Capitaine Crackafat : Vous vous en êtes très bien sorti. Je dirais même parfaitement bien. Aucun problème, absolument aucun.

Nick et Tom reviennent à la maison après avoir fait la guerre d'Afghanistan. En apparence ils vont bien. Mais ils ont ramené avec eux quelques souvenirs encombrants : les fantômes de soldats en mission envahissent leur quotidien, troublant les retrouvailles en famille, perturbant leurs jours et leurs nuits, s'immisçant dans les tâches ménagères, et leurs tentatives d'oublier ce qu'ils ont vu…

Face à eux, sur leur *Long Chemin du retour*, presque comme dans un duel, celles qui partagent leurs vies tentent de les soutenir et de les recoller en un seul morceau.

Le Long Chemin du retour permet d'ouvrir la réflexion tant sur les dégâts collatéraux des guerres se profilant à nos portes, que sur une certaine attirance pour la violence.

Dans un premier temps, la pièce de Daniel Keene fut écrite à des fins thérapeutiques pour et avec des soldats des forces armées australiennes déployées en Afghanistan, en Irak, au Timor et en Somalie. Il est étonnant de constater combien ceux-ci ont conservé un sens de l'humour à toute épreuve, auquel il s'agissait aussi de rendre hommage.

2/ Interview de Sofia Betz, la metteuse en scène

Nous avons discuté avec Sofia Betz, six mois avant la première du *Long chemin du retour*, pour comprendre son élan pour ce texte, et les intentions qui l'animent à ce stade du travail. Voici ce qu'elle nous confie.

Bonjour Sofia Betz. Vous avez pris à bras le corps un texte sur un sujet pas simple d'emblée, mis en scène pour la première fois en français. Qu'est-ce qui vous a donné envie de faire cette démarche ?

Comme souvent, c'est Olivier Blin[1] qui me l'a proposé, au milieu d'autres textes. Ça lui tenait à cœur que je fasse une mise en scène pour le Poche cette année. Celui-ci m'a fort touchée à la lecture de la version courte, alors j'ai sauté dedans, je me suis dit : go, on y va ! Puis après coup, j'ai réalisé que je m'étais embarquée dans un sujet très touchy, pour lequel je ne me sentais pas légitime en tant que petite artiste saint-gilloise. Qui suis-je pour parler de l'après-guerre ? Et puis on ne donne pas du tout la parole aux Afghans, c'est des Australiens probablement blancs qui reviennent d'Afghanistan, c'est très dérangeant. Il faut déjà accepter ce constat-là. Ça parle aussi de couples très hétéronormés : des femmes qui attendent à la maison le retour des hommes. Voilà, donc qu'est-ce qu'on fait avec tout ça ? Est-ce que je refuse, en tant que petite artiste belge, de représenter ces clichés, ou est-ce que je pars du principe qu'il y a quand même une grosse majorité d'hommes qui vont au combat, et de femmes qui attendent leur homme chez elles ? En fait, le débat n'était pas là, au final, alors j'ai vraiment pris du temps pour essayer de trouver l'angle d'attaque.

Quand j'étais petite, je rêvais de vivre la guerre. Je me trouvais beaucoup trop normale, avec une famille normale, qui m'aimait, qui avait assez d'argent pour vivre, je ne me trouvais pas du tout légitime d'être au monde. J'ai toujours eu une espèce de fascination pour la guerre et pour la violence que ça pouvait créer. Est-ce que c'est ça qui m'a poussé à accepter ce texte ? Ça questionne aussi mon engagement aujourd'hui : on se sent tellement ridicule à crier de façon si impuissante dans des manifs qu'aucun gouvernement n'écoute, que ce soit contre la guerre en Ukraine, à Gaza... C'est tellement « facile » d'aller manifester quelques heures puis de retourner à nos vies normales.

Je trouvais que ce sujet, bien qu'il soit touchy, était important à mettre en scène, et encore plus dans un monde qui a décidé de se réarmer. Quand on entend notre gouvernement dire qu'il faut préparer la guerre pour assurer la paix, cela amène l'idée que la guerre est inévitable. Ça me paraissait d'autant plus nécessaire de montrer les dommages collatéraux des conflits, quand les soldats reviennent. Qu'ils ne sont plus des héros sous adrénaline sur le terrain, qu'ils sont tout seuls face à eux-mêmes, avec personne qui n'a vécu ce qu'ils ont vécu, et avec cette difficulté à réintégrer la vie quotidienne. Je trouvais ça très intéressant. Surtout qu'il y a une image hyper romantisée et romanesque de la guerre. Les jeux vidéos et tous les films sur le sujet qui y contribuent, et poussent les gens à penser que la guerre est belle.

Quel angle d'attaque avez-vous finalement choisi ?

J'ai décidé que ce qui m'intéressait surtout, c'est de montrer le combat des femmes. C'est-à-dire celles qui encaissent le retour de celui qu'elles aiment, qui est traumatisé et qui n'est plus le même à son retour de la guerre. Ce sont des femmes qui refusent la violence, qui refusent de se résigner, et qui font tout pour accepter que l'autre ait changé. Elles doivent faire face à cette violence qui ne vient ni de l'un ni de l'autre, et qui fait irruption dans le quotidien du couple. J'ai même rajouté une ou deux scènes, et il y a quelques scènes que j'ai transposées au féminin.

Est-ce que vous êtes aidée pour le travail psychologique des personnages, justement ?

Oui, on travaille avec une femme passionnante, Cécile Grayet, une psychologue spécialisée sur les traumas. Selon elle, 80 % de la population est traumatisée (et 100 % de la population artistique!). Elle explique que le trauma, c'est quelque chose qui vient la deuxième fois que le sujet est confronté à un événement. Comme pour une piqûre de guêpe, on n'est jamais allergique la première fois, ça se déclenche à la deuxième piqûre. Par exemple, des gens viennent la voir pour un burn out, et on se rend compte qu'ils avaient déjà un gros stress avec l'échec scolaire, parce que leurs parents avaient pété

1 Olivier Blin est le directeur du Théâtre de Poche.

les plombs quand ils étaient enfants et qu'ils avaient raté, et quand ils se retrouvent face à un échec une fois adulte, le cerveau bloque. Elle explique qu'on a tous eu des traumas dans notre enfance et qu'on choisit souvent notre vie en fonction de ça. Et elle se rend compte par exemple que la plupart des soldats qu'elle reçoit en cabinet à leur retour, ils se sont engagés à l'armée pour résoudre quelque chose qui avait été problématique dans leur enfance. Et souvent, quand ils développent un syndrome de stress post-traumatique et qu'ils se soignent, après ils n'ont plus du tout envie ni besoin de retourner à l'armée. C'est assez passionnant. Je travaille donc avec cette psychologue pour garder du vrai, du réel, ne pas être à côté. On discute beaucoup, et elle vient voir l'avancée du travail, et les comédiens aussi. Elle consulte justement particulièrement avec des militaires, des policiers, des gens qui ont été confrontés à des traumas violents.

Pour ce spectacle, il y aura des représentations scolaires pour les jeunes. Qu'est-ce que vous auriez envie de susciter chez les ados ? Avec quoi vous auriez envie qu'ils repartent ?

J'ai envie qu'ils se posent des questions sur les images de guerre qu'ils reçoivent, et qu'ils comprennent que ce n'est peut-être pas si fun que ça n'en a l'air dans leurs jeux vidéos. Que l'armée n'est pas forcément le lieu où aller quand on ne sait pas quoi faire comme études. Que ce n'est pas forcément hyper cool d'aller flinguer des mecs. J'aimerais qu'ils se questionnent sur l'image qu'ils ont de la guerre et de comment on en revient. Parce que les jeux vidéos et les réseaux sociaux ont un impact immense sur eux, sur leur vision du monde. Et j'aimerais aussi faire réfléchir sur ce que les gouvernements nous proposent, leur proposent comme vie, pour qu'ils puissent se positionner. D'ailleurs, je n'exclus pas de faire rentrer des morceaux de discours de nos dirigeants actuels pro-guerre dans la pièce… Je voudrais susciter cette prise de conscience-là, pour les ados, pour nous tous en fait.

3/ Quelques éléments historiques

▶ Petite histoire de la guerre en Afghanistan

> ***RAY : Au début, quand on est arrivés ici, j'ai cru qu'on était remontés dans le temps.***
>
> ***LECH : Tu sais combien de guerres ont été livrées dans ce pays ?***
>
> ***RAY : Des tas putain.***
>
> ***Pause.***
>
> ***LECH : Les Afghans vivent comme ils peuvent, et la guerre continue autour d'eux.***

Afghanistan : qu'est-ce que ce pays vous évoque ? On en a tous une image assez floue, construite par les médias de masse et les films de guerre, et très peu par des vraies personnes, des objets artistiques ou des récits civils. Et voilà qu'avec cette pièce, on plonge dans la brèche de la face militarisée du pays. Certes, on reste du côté des hommes blancs dominants, et on ne nous donne pas à voir le point de vue des Afghans. Mais ce n'est pas le propos de Daniel Keene, qui lui voulait écouter les jeunes soldats de son pays. Et on ne va pas lui en vouloir, on ne peut pas parler de tout, il faut bien choisir. N'empêche, nous on va au moins vous en dire un peu plus sur ce pays fascinant. Pour bien capter pourquoi l'Afghanistan a attiré les convoitises de tous les empires, des Grecs aux Mongols, des Perses aux Arabes, et trop souvent été un champ de bataille, il nous faudra entreprendre un petit voyage dans ce coin du monde, hier et aujourd'hui…

Une géolocalisation stratégique

Tout d'abord, où ça se trouve ? On parle d'Asie centrale, donc quelque part entre le Moyen-Orient et la Chine, en-dessous de la Russie et au-dessus de l'Inde, pour vous situer grossièrement le pays. A y regarder de plus près, les voisins directs sont l'Iran, le Pakistan, et toute la clique des pays des steppes eurasiennes, ces morceaux détachés de la Russie où on parle surtout turc, vous en avez déjà entendu parler sans trop les calculer : le Tadjikistan, l'Ouzbékistan, le Turkménistan (et juste derrière, le Kirghistan). Déjà avec ça, vous voyez apparaître les raisons de l'importance stratégique de l'Afghanistan...

Et en effet ! Déjà au paléolithique, il y avait une grande présence humaine par là, mais lorsque des civilisations plus grandes se sont formées et ont commencé à avoir des ambitions de conquêtes, l'Afghanistan était sur la route de tout le monde : des Macédoniens (Grèce) et des Perses (Iran) qui allaient vers la Chine et l'Inde, des Mongols qui venaient vers l'Europe, des Arabes qui remontaient vers l'Asie centrale… Bref. Un vrai carrefour à empereurs mégalos. Alexandre le Grand. Gengis Khan. Le Tsar de Russie. Le roi d'Angleterre. Pour ne citer ceux que vous pourriez connaître.

Une mosaïque de cultures

Car en vérité, l'histoire de l'Afghanistan est d'une richesse inimaginable, pour nous qui n'avons connu que quelques cultures européennes relativement semblables, un petit coup d'invasion nordique et un chouïa d'arabisation dans le sud de l'Europe. L'Afghanistan, c'est une liste longue comme le bras des différents empires qui l'ont occupé jusqu'à son indépendance arrachée à la couronne britannique en 1919. On y retrouve des statues gréco-bouddhistes (si si, ça existe, la fusion de ces deux-là!) datant du premier siècle. La ville d'Ai-Khanoum, remplie de temples et de théâtres grecs. Des statues géantes de Bouddha dans le haut sanctuaire de Bâmiyân, taillées dans la roche au VIe siècle, détruites par les Talibans en 2001. La mosquée d'Hérat, le superbe minaret de Jâm, l'ancienne cité islamique de Balkh. Les dômes turquoises du mausolée de la femme du roi timouride[2] Shahrukh. Les jardins de l'empereur mongol Bâbur à Kaboul. Si vous voulez voyager un peu, allez chercher tout ça dans un moteur de recherche, ça vous donnera une idée du merveilleux patrimoine afghan, à la croisée des influences méditerranéennes, asiatiques, arabes, et indiennes.

2 Les Timourides, c'est un parmi des dizaines d'empires qui se sont succédés en Afghanistan. Celui-ci est né dans une ville à l'est de Kaboul, Shahr-i-sabz, par un certain Timour le Boiteux, pas si boiteux que ça apparemment puisqu'il a réussi à conquérir toute la région.

Sur la Route de la Soie

Mais vous vous en doutez, les conquérants de tous horizons ne sont pas venus construire des jardins et des palais juste pour le plaisir. Au début, c'était pour prendre une position stratégique sur la Route de la Soie[3]. La fameuse route du commerce entre l'Occident et l'Orient, par laquelle transitaient les caravanes remplies d'épices, de safran, de sel, de tissus, de pierres semi-précieuses, de parfum, et bien sûr, de la précieuse soie, ou des vers qui la fabriquent. Et nous alors, qu'est-ce qu'on leur vendait ? Des peaux tannées, des fourrures, de la laine, du lin, des légumes (croyez-nous ou pas, les Chinois étaient fans de nos haricots et de nos carottes!), des vignes, du miel, des tableaux de maîtres italiens. Et de nos esclaves. Des Arméniens, des Slaves (d'ailleurs le mot vient de là), et des prisonniers pris un peu partout, par tout le monde, sur cette route mythique qui n'a pas vendu que du rêve. Un bon commerce rémunérateur, les esclaves, avant même qu'on aille les chercher en Afrique.

Un premier royaume uni (ou pas)

Après des siècles de brassage culturel, finalement, un Royaume Afghan est créé en 1747 par Ahmad Shah[4] Durrani, prince d'une tribu pachtoune[5]. Pas exactement un pacifiste non plus, il passe son temps à conquérir de tous côtés, gratter un bout de l'empire hindou (Inde) par-ci, avaler un morceau de la Perse (Iran) par-là, et des Sikhs[6] et des Mongols pour le dessert… L'empire Durrani s'étend et lance l'histoire propre de l'Afghanistan, même si à la mort d'Ahmad Shah, ses nombreux fils n'en finissent pas de se taper dessus pour savoir qui reprendra le contrôle du royaume. Résultat de ces luttes intestines : ils perdront les territoires périphériques gagnés par leur père, et une partie de leur puissance.

Un pion important sur l'échiquier

Les shahs et les émirs se succèdent, mettant une famille puis une autre sur le trône, jusqu'à l'arrivée des Britanniques, venant répandre la civilisation occidentale en Asie Centrale avec force et conviction. Certains feront alliance avec eux, d'autres les verront comme la peste. On est début 1800, et on commence alors à entrer dans un cycle de guerres mêlant les Anglais, les Russes et les Afghans. Et si on vous parle d'échiquier, c'est que cette période de rivalité coloniale entre les

carte disponible sur le site www.cartograf.fr

deux grandes puissances sur le terrain de l'Eurasie a pris le nom cynique de « Grand Jeu ». Et en effet, qu'est-ce qu'on s'amuse à se tirer dessus, dans cette zone pivot pour conquérir la suprématie mondiale ! Mais c'est sans compter sur le caractère de résistance farouche des Afghans, très habiles dans ces montagnes arides. Les deux empires ont bien fait les malins mais sont en vérité incapables de les soumettre. Après plusieurs décennies de guerres successives, ils finissent par leur laisser leur indépendance et utiliser ce pays comme une zone tampon entre eux. Pour bien séparer les Russes au nord, du côté du Tadjikistan, et les Anglais au sud, du côté du Pakistan, on agrandit le territoire afghan artificiellement par ce qu'on appelle le corridor de Wakhan, allant jusqu'en Chine. On le voit encore sur la carte, c'est aussi ce qu'on appelle « le bec de canard » de l'Afghanistan.

Une guerre pas si froide

On arrive donc à un Aghanistan indépendant en 1919, avec un roi qui veut moderniser le pays et son administration, laisser des droits aux femmes, devenir laïque, et tout ça. Mais tout le monde n'est pas prêt pour ce tournant : les religieux traditionalistes et les chefs tribaux le jettent en bas du trône. Les monarques suivants seront donc plus prudents : on commence par faire des routes, ça tout le monde est d'accord, des universités, mais on y va mollo, et finalement l'Afghanistan s'ouvre et se modernise tout doucement. C'est une période assez stable, et les touristes hippies affluent, en route vers Katmandou. En 1973, c'est reparti : un coup d'état du cousin du roi, et hop, on passe à une république. République qui se fera bouffer cinq ans plus tard par le parti communiste afghan, soutenu par les Russes (état tampon, oui, mais si on peut remettre

3 Pour creuser le sujet : Rome avait besoin de soie, la Chine en avait : comment la Route de la soie a été créée | National Geographic

4 « Shah » est un mot persan qui veut dire « roi ». Il vient d'Iran, mais a été adopté comme titre honorifique dans plusieurs pays voisins.

5 Les Pachtouns sont un peuple présent principalement en Afghanistan et au Pakistan (pays dont les frontières ont été tracées arbitrairement par les colons britanniques, sans tenir compte des réalités ethniques locales, une fois de plus). Leur langue est le pachto, écrite avec l'alphabet arabe un peu modifié.

6 Les Sikhs sont un autre peuple de la région, présents surtout dans l'Inde actuelle. On les reconnaît à leur turban de plusieurs mètres enroulé sur leur tête. On les retrouve maintenant un peu partout dans le monde. Ils ont leur propre religion.

un pied dedans pendant la guerre froide, hein…). Puis tant qu'à faire, une fois qu'elle a un pied dedans, l'URSS se dit qu'elle peut envahir tout le pays. Bien sûr, de l'autre côté de l'échiquier, ça réagit : l'Alliance Nord-Atlantique (à savoir les Européens et les Américains) prend le contre-pied et se joint à l'Arabie Saoudite et au Pakistan pour financer et armer les Moudjahidines, une guérilla islamiste. Oui oui, vous avez bien lu, les USA financent et arment les islamistes. À la guerre comme à la guerre, même froide. Et pendant dix ans, l'Afghanistan se transforme en un champ de bataille chaud, très chaud, entre les géants géopolitiques. Lorsque l'URSS s'effondre et que le mur de Berlin s'ouvre, en 1989, le pays est déjà un champ de ruines fumantes.

Entrée en scène des Talibans

Mais ça peut être encore pire. Les chefs moudjahidines au pouvoir se tirent dans les pattes, et on entre dans une phase de guerre civile. Le terreau est propice à un nouveau mouvement religieux radical, qui émerge du chaos en promettant un retour à la paix par la rigueur islamiste : les fameux Talibans. Ils prennent Kaboul en 1996, et font appliquer la Charia, la loi islamique, de manière ultra stricte. Tu joues de la musique avec tes potes ? On te rase, on te bat et on détruit tes instruments[7]. Tu voles ? On te coupe la main. Tu es une femme ? Tu ne sors plus de chez toi, ni pour aller à l'école ni pour parler avec tes copines. Tu flirtes avec un autre mec que ton mari (énorme prouesse dans ce contexte) ? On te lapide à mort sur la place publique. Bonne ambiance, quoi. Et lorsque Al-Qaïda, groupe terroriste basé en Afghanistan et protégé par les Talibans, revendique les attentats du 11 septembre 2001 à New York, ça met le feu aux poudres. Les Américains dégainent leurs slogans de liberté, de laïcité, et du droit d'écouter Mickael Jackson en paix. Parfait alibi pour relancer une bonne guerre d'invasion. Oups, pardon, de libération, du nom de *Enduring Freedom*. Et le fait qu'entre-temps on ait découvert des ressources de lithium pour une valeur d'un trillion de dollars dans le pays n'a évidemment rien à voir dans cette détermination à sauver le peuple de ses tyrans.

Tout ça pour ça

Pendant 20 ans, 100 000 soldats américains, et plus encore de troupes internationales australiennes, européennes, canadiennes et turques, ont tenté de venir à bout des Talibans. Sans succès. En 2021, dans un espèce de brouillard chaotique, les dernières troupes américaines quittent le territoire afghan, sous des prétextes officiels honorables : il y a déjà eu trop de morts, ça suffit, Al-Qaïda est vaincu, il est temps de se recentrer sur les nouveaux concurrents chinois et russes, un accord de paix est signé avec les Talibans devenus gentils, l'armée afghane est bien formée pour sécuriser les civils et assurer la paix, et bla bla bla. Ouaip. Tellement bien formée, cette armée, que deux semaines plus tard, elle tombe sous les assauts des Talibans soit-disant pacifiés, qui reprennent le contrôle de tout le pays et ont les mains libres pour mettre en place leur dictature religieuse bien pure et bien dure.

Des réfugiés par millions

Les Afghans, ce peuple fier et tenace des montagnes, composé d'un patchwork de différentes ethnies, a pris depuis plusieurs dizaines d'années le chemin de l'exil, pour échapper à cette surenchère de violence. Quand on voit ce qu'ils ont dû encaisser, rien d'étonnant à cela. Ils représentent en 2025 le troisième plus grand groupe de réfugiés à travers le monde, après la Syrie et l'Ukraine (et suivi de très près par le Soudan du Sud, dont on ne parle jamais). On parle de plusieurs millions de personnes jetées sur les routes, certains finissant entassés dans des camps de réfugiés en Iran ou au Pakistan (puis expulsés, d'ailleurs), d'autres rêvant d'Europe ou d'Amérique. Seule une petite minorité y obtiendra l'asile. Les autres finiront sans papiers, ou attendent toujours dans une tente dans un coin de désert montagneux de l'autre côté de la frontière que la situation soit plus vivable...

Pourquoi et comment intervenir ?

Aujourd'hui, quand on voit ce qui s'est passé en Afghanistan, des questions cruciales nous sautent au visage : y avait-il une meilleure attitude à avoir face aux Talibans ? Continuer à mettre le pays à feu et à sang pour les arrêter, sachant qu'ils ont une meilleure expérience du terrain montagneux que les soldats étrangers ? Ces 20 ans de guerre et ces milliers de morts, de blessés, de traumatisés dans tous les camps, en valaient-ils la peine, si c'était pour en arriver au même point qu'avant l'intervention étrangère ? Était-ce juste de combattre les Talibans ? Juste d'arrêter de les combattre ?

Et de manière plus large, face aux crimes de guerre et génocides en cours, il y a des débats de fond, complexes et inévitables, auxquels il faudra bien qu'on réfléchisse : doit-on laisser faire des régimes liberticides et violents ? Comment les arrêter ? Comment aider les populations civiles ? Qui soutenir, pourquoi et comment ? Et si ces questions géopolitiques nous dépassent sans doute, nous n'en restons pas moins des citoyens du monde, alors quelles sont nos possibilités, aussi infimes soient-elles, pour passer de spectateurs impuissants à acteurs de paix ? C'est tout cela, et bien plus, que nous allons tenter d'explorer dans ce dossier…

7 Source : Taliban Detain, Shave Students' Heads as Punishment for Playing Music in Faryab – KabulNow

PROPOSITIONS D'ACTIVITÉS POUR LES PROFS OU LES ANIMATEURS

Petit check-point de vocabulaire

Avis à ceux qui aiment utiliser le bon mot pour décrire une réalité complexe : cet exercice est pour vous ! Il s'agit de trouver le mot mystère à partir d'une définition, d'un nombre de lettre et d'un cadre de mots fléchés pour donner un petit coup de pouce… C'est ludique, instructif et original, et ça peut faire l'objet d'un devoir plutôt sympa d'entrée en la matière. Et ça vient d'Amnesty International, spécialiste du droit lors de conflits armés : 202409_Fiche Jeux_Mots mystères_Def

Dynamiques de pouvoir et influences

Pour mettre en lumière les dynamiques du pouvoir, des alliances et des retournements de situation politique récente en Afghanistan, cette courte vidéo de la chaîne Brut est assez claire. Elle permet de résumer l'histoire de ce pays depuis la fin de la monarchie séculaire. Au-delà du contexte afghan, il nous semble intéressant d'observer ces dynamiques, pour comprendre l'impact des décisions politiques sur le quotidien et les libertés des citoyens. Car, sans en arriver à ces extrêmes, nos pays européens ne sont pas immunisés contre les tentations autoritaires et identitaires…

7 dates pour comprendre l'Afghanistan d'aujourd'hui (sur la chaîne Brut, 5'23)

Seul ou par petits groupes, voici quelques points de réflexion, à faire en classe ou en devoir, en regardant la vidéo 2 fois minimum :

- Quelques mots de vocabulaire à éclaircir : un état souverain, explicitement, une monarchie constitutionnelle, l'exacerbation des tensions, soviétique, la collectivisation des terres, le Kremlin, l'URSS, des attentats revendiqués, une insurrection et une contre-insurrection,

- Résumez par écrit et avec vos mots les grandes transitions de pouvoir en Afghanistan depuis la fin de la monarchie

- A votre avis, quelles sont les conséquences de ces changements sur la population ? Sur les femmes ? Sur les hommes ? Sur les enfants ? Quelles sont leurs possibilités de réactions ?

- Cela vous semble-t-il plus juste de moderniser un pays à la culture millénaire pour qu'il puisse rejoindre les pays occidentaux, ou de préserver ses traditions et sa culture, dans son identité, sans chercher à ressembler aux pays dominants ? (Il n'y a évidemment aucune bonne réponse à cette question, l'intérêt est de pouvoir en discuter, et de comprendre que la réponse est complexe, et qu'il faut vraiment éviter de penser tout blanc ou tout noir...)

La question du droit d'ingérence

On l'a vu, intervenir militairement dans un pays étranger pour faire tomber un régime tyrannique ne semble pas toujours clairement positif. D'autant que ces interventions sont rarement dénuées d'intérêt stratégique… Sinon pourquoi reste-t-on les bras croisés face à la famine au Yémen, à la guerre en Érythrée ou au Soudan ? Mais on ne peut pas non plus fermer les yeux sous prétexte que ça ne nous regarde pas.

Il y a un concept qui aborde cette question : il s'agit du droit d'ingérence. Comprenez par là, la possibilité pour un état d'intervenir dans un autre pays pour empêcher des crimes de guerre, des violations massives des droits de l'homme (et de la femme) ou un génocide en cours. Ce concept, il fait débat et se balance entre la souveraineté des états (chacun fait ce qu'il veut chez lui, selon ses valeurs culturelles) et le devoir de protection (lié à l'engagement international pour le respect des droits de l'homme). À ce sujet, on vous propose une petite énigme, que vous pourrez essayer de décortiquer en petits groupes avant de synthétiser vos réflexions pour les autres.

Si vous entendez votre voisine crier sous les coups de son mec, qu'est-ce que vous faites ? Vous appelez la police, au minimum. Mais quand c'est tout un peuple qui hurle, et que l'ONU rechigne à envoyer des casques bleus sous prétexte que l'un ou l'autre des pays membres les plus puissants a quand même des intérêts en commun avec le cinglé qui persécute une partie de sa population, à qui peut-on faire appel ? Qui pourrait faire bouger les choses, ici ou sur le terrain ? Rassemblez un maximum d'idées et explorez leur impact possible. Trouvez deux exemples historiques différents pour lesquels une combinaison de plusieurs de ces pistes a pu avoir un effet positif sur la situation d'un pays en conflit, ou post-conflit (même si ça n'a pas résolu le conflit directement).

Aller rencontrer des Afghans

En rédigeant les premières lignes de ce dossier dans un train, merveilleuse coïncidence, je suis tombée sur un jeune réfugié afghan de 17 ans, assis juste sur le siège de derrière. La langue qu'il parlait au téléphone, je l'ai reconnue tout de suite, pour l'avoir entendue dans

un centre de demandeurs d'asile où j'ai travaillé il y a quelques années. C'était le pachto. Je me suis donc retournée, et j'ai commencé à discuter avec lui, à lui expliquer le projet de ce dossier. Et lui, Haroon, à me raconter sa vie. Deux ans de voyage seul sur les routes, puis deux ans d'attente dans un centre à Barvaux, pour finalement recevoir un avis négatif : non, il ne serait pas bienvenu en Belgique. Pas assez en danger, pas assez diplômé, plus assez jeune à l'arrivée, fuyant un pays plus assez en guerre ? Allez savoir ce qui referme les portes de l'asile. Il a appris le français, s'est fait des amis belges, dont deux qu'il allait rejoindre à la mer, et il entre en quatrième secondaire, pas si en retard que ça. Pourtant, il ne pourra pas rester. Sauf si son recours aboutit. Mais le taux d'accueil des Afghans en 2024 en Belgique était de 39 %, bien en dessous de la moyenne européenne de 67 %[8]. Deux chances sur trois de finir soit illégal soit expulsé. Et ça ne risque pas de s'améliorer, pour Haroon et les autres, au vu des intentions gouvernementales.

Alors si vous le pouvez, allez faire un tour dans un centre pour demandeurs d'asile près de chez vous. Ils proposent souvent des activités gratuites ouvertes à tous. Ou demandez simplement à leur parler, à les rencontrer. Si vous saviez ce qu'on peut s'ennuyer, dans un centre… Tendez l'oreille quand vous prenez le train, et osez leur dire quelques mots. Et on peut parier que vous n'oublierez jamais cet échange...

Écouter le quotidien de jeunes Afghanes

Et pour les timides, il y a d'autres manières de se relier à ce peuple, d'écouter les voix de Kaboul et de l'exil. On vous en propose une. Après le retrait des troupes américaines et le retour en puissance des Talibans, Caroline Gillet, journaliste à France Inter, décide de réaliser un podcast via des messages vocaux whatsapp. Et cela donne « Inside Kaboul », une série radio multiprimée qui suit la vie de deux jeunes afghanes, Marwa et Raha. L'une et l'autre enregistrent leur quotidien depuis l'arrivée des Talibans. Faut-il rester ? Partir ? Et quand on part, à quoi ressemble l'exil ? Pour se les mettre dans les oreilles et dans le coeur, c'est par ici : Inside Kaboul : podcast et émission en replay | France Inter

Et si vous êtes intéressés par la démarche de Caroline Gillet, voici son témoignage à elle, à propos du film d'animation qui a été réalisé avec Kubra Khademi[9] à partir de son podcast : [Interview] Inside Kaboul : rencontre avec Caroline Gillet (3')

Lire la réalité des réfugiés

Dans le contexte politique belge actuel qui referme ses frontières aux civils qui fuient la guerre, avec une mémoire un peu courte de son propre passé, on a envie de vous offrir encore un témoignage de migrants afghans. De ceux-là à qui on ne donne que trop rarement la parole, et dont on n'imagine pas la vie. 'S'ils m'attrapaient, j'étais morte': témoignage d'une femme afghane, 4 ans après le retour des Talibans - RTBF Actus

Quelques questions, pour voir si tout le monde suit :

- Pour quelles raisons Meena et Abdul ont quitté l'Afghanistan ? Était-ce leur choix ? Quel a été le prix à payer pour leur fuite ?

- Pourquoi risquent-ils leur vie s'ils sont retrouvés ou s'ils sont renvoyés dans leur pays ?

- Pourquoi l'Iran et le Pakistan renvoient malgré tout les réfugiés afghans hors de leurs frontières ? (Faites une petite recherche...)

- Selon vous, quel rôle jouent Meena et Abdul dans la société belge aujourd'hui ?

- Comment est-ce que vous vous sentez en lisant ce témoignage ? Qu'est-ce que ça vous donne envie de faire ?

8 Selon les chiffres officiels de l'EUAA (agence européenne pour l'asile)

9 Kubra Khademi est une artiste peintre afghane qui a dû elle aussi s'exiler pour avoir pris des positions féministes dans son pays.

▶ Petite histoire de la paix

> ***La paix n'est pas l'absence de guerre, c'est une vertu, un état d'esprit, une volonté de bienveillance, de confiance, de justice.***
>
> **Spinoza**

Quand on pense à la paix, les clichés, c'est la colombe, les mains qui se serrent, voire la tête de ce bon vieux Gandhi. Y'a de l'idée, mais si on allait un peu plus loin ? On entend souvent dire que depuis la nuit des temps, c'est la loi du plus fort, et que la violence fait partie de l'être humain comme des animaux. S'il y a une part de notre humanité qui nous pousse à lutter pour survivre, d'autres chercheurs pourtant ont montré que la coopération et l'entraide étaient beaucoup plus efficaces, et que d'ailleurs, la nature elle aussi utilise énormément cette stratégie[10]. Dès lors, doit-on combattre la violence ? Avec quelles armes ? Comment peut-on cultiver cet état d'esprit de paix donc parle Spinoza ? Comment a-t-il été vécu et mis en valeur à travers l'histoire de l'humanité ?

L'Orient, précurseur de la non violence

Retournons à l'Antiquité par exemple. Plusieurs traditions avaient déjà posé les bases de la non-violence. Les bouddhistes, connu comme les champions en la matière, prônent depuis des centaines d'années la compassion et la bonté pour tous les êtres, rejetant la violence. On a vu des moines rester assis pendant qu'on détruisait leur monastère, affirmant que le plus grave serait que l'ennemi puisse détruire à l'intérieur d'eux leur détermination à ne pas se battre...[11] Et c'était au moins aussi impressionnant à voir qu'un tir de rocket. Mais ce ne sont pas les seuls. En Inde, le jaïnisme, religion méconnue mais très intéressante quelque part entre le bouddhisme, le sikkhisme[12] et l'hindouisme, développe aujourd'hui encore un principe de non violence absolue : toujours habillés en blanc, ils sont végétariens bien sûr, et prennent grand soin de ne pas faire de mal à un être vivant, humain ou non humain. Alors c'est sûr, l'Orient avait une longueur d'avance dans le domaine de la non violence.

La démocratie grecque, une petite graine plantée

Chez nous, c'était plutôt ambiance conquêtes, empereurs égotiques et démonstration de virilité. Cependant, sachez tout de même que certains penseurs grecs comme Platon ou Aristote imaginaient une cité idéale où la justice et l'harmonie sociale par la démocratie permettraient d'éviter les conflits... (Bel idéal : on en reparle aujourd'hui, de la démocratie?). Épicure, lui, à part dire qu'il faut profiter de la vie, a aussi parlé d'ataraxie, ou tranquillité de l'âme, qui peut être atteinte seulement dans l'absence de guerre et dans la fraternité. Bon, ce sont des concepts philosophiques, qui n'ont pas été super bien appliqués en Occident et qui continuent à être malmenés, mais qui ont le mérite de fonder une certaine pensée de la paix dans notre coin du monde.

---

10 À propos de ce sujet, lisez ce passionnant bouquin belge de Pablo Servigne et Gauthier Chapelle : « L'entraide, l'autre loi de la jungle » (2017)

11 Comme vous le savez, rien n'est jamais tout noir ou tout blanc, alors signalons tout de même qu'il y a eu des persécutions commises par des Bouddhistes envers d'autres religions, et des moines combattants. Moins qu'ailleurs, mais ils n'ont pas tous réussi à résister à la tentation de l'extrémisme religieux violent.

12 Mais si, les Sikhs, on vous en a déjà parlé plus haut : les hommes portent le turban enroulé sur la tête. Super ouverts, ils rejettent le fait qu'une religion détienne plus la vérité qu'une autre (incroyable, non?), ils prônent le service désintéressé à la communauté, et l'égalité de tous les être humains. Hey, c'est quand même la cinquième religion du monde, 30 millions de pratiquants, ce n'est pas un détail !

Des messies incompris

Puis arrive Jésus-Christ, avec un message pourtant clair : « Aimez-vous les uns les autres ». Visiblement, il est passé dans un tunnel au moment de dire cette phrase, parce que tout le monde ne l'a pas entendue, et on a quand même assisté à une grosse période croisades, inquisition et torture au nom du Christianisme. Allez, on ne va pas jeter le bébé avec l'eau du bain, il y a eu aussi de grands élans réels vers la paix, paix qu'on continue d'ailleurs à s'échanger chaque dimanche matin dans les églises du monde entier. Saint François d'Assise, par exemple, qui ne parlait que de paix, de charité et de simplicité. Et dont les idées continuent de circuler dans la sphère chrétienne. Le message de Mohammad ne sera pas moins déformé, lui qui demande à tous les musulmans de se saluer avec le mot « paix » même (intérieure et extérieure) : *Salaam*. Franchement, on ne pouvait pas faire plus limpide. Une petite parole de plus du Prophète de l'islam ? « Allah aime les bienfaisants : ceux qui dépensent dans l'aisance comme dans l'adversité, ceux qui maîtrisent leur colère et ceux qui pardonnent aux gens. »[13]. Générosité, non violence et pardon, à quel moment c'est parti en cacahuète ?

Faire naître la paix organisée

Les guerres de conquêtes et les guerres de religion, à la Renaissance en Europe, ça a commencé à faire émerger l'idée (enfin!), chez certains penseurs, comme Erasme par exemple, qu'il serait bon de poser quelques règles internationales pour éviter la foire à l'empoigne qui nuit au bon développement des nations, à tous les niveaux. Ça réfléchit, ça réfléchit, mais on n'a pas encore de concret. Il faudra attendre le XIXe siècle pour voir arriver les premières Sociétés de la Paix, en Europe et aux États-Unis, portées par des intellectuels, des religieux et des humanistes. Pourtant, les guerres continuent. Alors en 1849, les militants pacifistes s'organisent un peu mieux et se réunissent pour un Congrès de la Paix de Paris. On commence à parler de désarmement (une blague quand on voit tout ce qui a suivi) et d'arbitrage international : qui va faire la police entre les pays ?

Ne plus s'entre-tuer entre gens civilisés

L'Homme blanc étant un peu têtu, prétentieux et querelleur, il faudra encore non pas une, mais deux guerres, mondiales cette fois-ci, pour qu'il soit vraiment motivé à essayer de maintenir la paix (sur son territoire occidental, il va sans dire, car ailleurs, ce n'est pas trop grave). L'ONU arrive donc sur la scène internationale en 1945, avec pour but de prévenir les conflits et de favoriser la coopération entre les pays. Organisation des Nations Unies, oui, mais pas égales, puisque son fonctionnement favorise les six membres les plus puissants qui ont un droit de veto sur toutes les décisions prises. Y compris celles d'arrêter un génocide en cours, si on a son petit business entre potes avec le gouvernement criminel. On voit tout de suite bien les limites de cette belle organisation…

Et dès le départ, comme l'URSS et les US sont dans le Conseil de Sécurité de l'ONU, le fameux club des 6 géants, en pleine guerre froide, on a moyennement confiance. Alors en plus, l'Europe et les États-Unis ont créé l'OTAN, juste un petit club pour eux, des deux côtés de l'Atlantique Nord, au cas où les Russes se prendraient un peu trop pour les kings of the world. Ces deux instances rutilantes payent des milliers de fonctionnaires hyper cher, dans des beaux bâtiments, et parfois, on peut se poser des questions sur leur efficacité[14]...

13 Sourate Âl-'Imrân, 3:134

14 C'est d'ailleurs ce qu'a fait la CNAPD (Coordination Nationale d'Action pour la Paix et la Démocratie) en 2025, résultats dans cette publication de 64 pages, et sans vouloir vous spoiler, ça énerve un peu… L'OTAN : (p)artisane de paix ou de guerre ? - CNAPD

Montrer qu'on peut y arriver par la base

En marge de ces hommes politiques en costard cravate qui débattent de leurs intérêts (et un peu de ceux des autres) dans des hémicycles climatisés, des petites personnes sans importance commencent à se mobiliser de manière non violente pour résister, pour demander l'arrêt d'envoi de soldats dans les colonies, pour réclamer le désarmement nucléaire en pleine escalade de la guerre froide. Et c'est là qu'on retrouve Gandhi et son combat pacifique pour l'indépendance de l'Inde, mais on y reviendra dans le chapitre suivant sur la désobéissance civile. On peut aussi mentionner Nelson Mandela et sa pensée ubuntu[15], qui réussira à mettre fin à l'Apartheid[16] en Afrique du Sud après 27 années d'emprisonnement, sans jamais utiliser la violence. Et Thich Nath Hahn, ce moine vietnamien incroyable qui est parvenu à sortir son pays du conflit hérité de la guerre froide. Et tant d'autres, qu'on vous proposera de découvrir dans les activités qui suivent. Parce qu'ils nous montrent un chemin, et qu'on peut s'en inspirer, dans tous les aspects de nos vies.

Rassembler des citoyens autour d'une cause pacifiste

Si des êtres humains isolés ont pu renverser le cours de l'histoire, d'autres ont créé des ONG qui œuvrent en collectif. Et ils ont été plus rapides que l'ONU. Déjà en 1891, l'International Peace Bureau a été créée en Suisse pour promouvoir le désarmement et un arbitrage sur le terrain de jeu mondial. Et ils sont encore actifs (sans blague, il y a de plus en plus de taf!). Il y a carrément les anti-militaristes, les War Resisters'International, qu'on appelle aussi les objecteurs de conscience. Comprenez par là que leur conscience de la valeur d'une vie humaine les empêche d'obéir à l'obligation de service militaire, encore en vigueur dans de nombreux pays[17]. Plus connus chez nous, on retrouve dans cette liste Greenpeace, d'abord centrée sur l'arrêt des essais nucléaires puis sur l'écologie comme condition essentielle de la paix durable, et aussi Amnesty International, et tant d'autres. Force est de constater que toutes ces ONG font un boulot de dingue pour faire bouger les lignes et les consciences.

15 Ubuntu, il y a des geeks qui connaissent ? Sinon, cela signifie en langue bantoue que la personne est « ouverte et disponible pour les autres parce qu'elle a conscience d'appartenir à quelque chose de plus grand ». C'est beau, non ?

16 L'Apartheid était un régime de séparation raciale stricte entre les Blancs et les Noirs en Afrique du Sud, de 1948 à 1991, destinée à assurer la suprématie et le contrôle des colons minoritaires sur les locaux.

17 La Belgique a mis fin au service militaire en 1995, et la France en 2000 seulement. Avant ça, à la fin de vos études, c'était un an de caserne obligatoire pour les hommes. Notez que par exemple Israël impose à tous les citoyens et résidents du pays, à faire trois ans de service militaire, à 18 ans. Les filles, c'est deux ans seulement, petites privilégiées !

PROPOSITIONS D'ACTIVITÉS POUR LES PROFS OU LES ANIMATEURS

Développer une citation sur la guerre et la paix

Pour ouvrir la réflexion sur le sujet, Amnesty International, justement, vous a sélectionné huit citations, dont il s'agit de retrouver l'auteur, sur cette fiche : 202407_Fiche Jeux_Citations_Conflits armés_Def

Pour aller plus loin, on propose à chacun d'en choisir une qui lui parle particulièrement, et de la développer en une page, en incluant des idées personnelles et au moins un exemple de l'actualité.

C'est aussi l'occasion de faire découvrir le site de l'ONG, qui regorge de ressources pour les jeunes.

Ces Prix Nobel de la Paix ignorés

Alfred Nobel, c'est ce chimiste qui a inventé la dynamite en 1867. Mais alors, vous allez me dire, pourquoi le prend-on en exemple de paix, au point de donner son nom à un prestigieux prix international ? Et bien parce que justement, figurez-vous que cet homme avisé s'est vite rendu compte que son invention pourrait servir à de mauvaises fins, il a décidé de léguer sa très grande fortune, à sa mort, à la récompense de personnes ayant rendu des services remarquables à l'humanité. En matière de paix, c'est le plus connu, mais aussi de littérature, de médecine, de chimie, d'économie et de physique.

Votre mission : aller chercher une personnalité ou une organisation méconnue qui a reçu le Prix Nobel de la Paix et qui vous inspire particulièrement. Ensuite, vous présentez aux autres d'abord sa bio et ce qui lui vaut cette distinction, et ensuite ce qui vous a particulièrement touché dans sa démarche, et ce que ça vous inspire, pour vous ou pour le monde. Le partage peut se faire en sous-groupes ou tous ensemble, en donnant un temps de parole précis à chacun (genre 2').

Faire la paix au dehors comme au-dedans

Comme on vous le disait, lorsque l'ONU est créée à l'issue de la deuxième guerre mondiale, c'est pour assurer la paix, mais surtout en Occident. Car si on s'est engagés à ne plus se battre en Europe, on peut par contre continuer à se balancer des bombes et des grenades dans les colonies ! Et ça tombe bien, comme on arrive en pleine apogée de la rivalité entre les Américains et les Russes, la guerre froide va pouvoir s'enflammer loin de nous : en Afghanistan bien sûr, mais aussi en Corée, au Congo, en Angola, en Éthiopie, au Guatemala, à Cuba, au Nicaragua, en Israël, et au Vietnam. La course à l'armement bat son plein, chacun choisit ses pions et tente de prendre le dessus.

La guerre du Vietnam a particulièrement soulevé l'indignation des militants pour la paix, pour plein de raisons. D'abord, pour la première fois, on voyait des images de civils balayés au napalm tous les jours à la télévision fraîchement arrivée dans les foyers (avant, c'était seulement la radio). Ensuite, le gouvernement américain forçait les jeunes à s'engager dans l'armée, alors que cette guerre semblait injuste à la population, car elle opposait une grande puissance à un tout petit pays qui avait juste commis le crime d'être communiste, c'est tout. Puis en fait, l'US army se faisait dégommer par les Viets, qui connaissaient mieux la jungle et étaient super malins, d'où la révolte face au nombre de soldats ramenés dans un cercueil au nom de la patrie.

Et au milieu de tout ça, un petit moine vietnamien, du nom de Thich Nath Hanh, a lutté de manière non violente et sans relâche, malgré les arrestations et l'exil forcé, pour obtenir la paix dans son pays. En parallèle, il a développé un enseignement pour la paix intérieure, en lien avec la paix extérieure. Ce pas de plus, ce désarmement du dedans, il nous semble fondamental. C'est pourquoi nous vous proposons une petite recherche à ce propos…

- Quelle a été la vie de cet homme ?

- Qu'est-ce que le mouvement de « Bouddhisme engagé » ?

- Qu'est-ce que la non-violence active ?

- Qu'est-ce que la pleine conscience ?

- Comment comprenez-vous que Thich Nath Hanh ait voulu montrer toute sa vie qu'une transformation de la société passe par la paix intérieure, la pleine conscience et la non violence active ? Qu'en pensez-vous ?

▶ Petite histoire de la désobéissance civile, un autre moyen de lutte

> *Une personne a non seulement le droit mais le devoir moral de désobéir aux lois injustes.*
> **Martin Luther King**

Il arrive enfin entre nos lignes, cet autre grand monsieur de la non-violence : Martin Luther King, figure emblématique de la lutte contre la ségrégation des noirs aux États-Unis. Inspiré par la victoire de Gandhi, ce pasteur a utilisé tous les moyens en son pouvoir pour arracher des droits civiques égaux pour tous : le boycott, les marches pacifistes, les sit-in et occupations de lieux réservés aux blancs, les campagnes de lobbying, des pétitions et des discours percutants. Si si, vous connaissez l'un d'eux, le fameux discours « I have a dream »[18]. Il refusait d'obéir aux lois injustes, mais se laissait toujours arrêter, pour montrer leur absurdité. Et ça a marché ! Il a ensuite milité contre la pauvreté systémique de son pays, et contre la guerre du Vietnam. Lui, il s'est malheureusement fait assassiner pour ses prises de positions et sa popularité immense qui inquiétait les plus puissants, mais son idéal a continué à vivre, tout comme ses méthodes.

Des avantages de la stratégie non-violente

Et justement, ce qui est intéressant avec Martin Luther King, c'est qu'il a expliqué très clairement pourquoi, pour lui, la désobéissance civile et la non-violence étaient en fait une stratégie politique beaucoup plus efficace qu'une lutte armée. Ouvrez grand vos yeux, ce sont des clés importantes à garder en tête.

D'abord, quand des militants pacifistes sont attaqués par la police alors qu'ils n'ont rien fait de mal, les images choquent l'opinion publique, et ça renforce la sympathie envers les manifestants, tout en mettant la pression sur les autorités. Déjà, c'est bien vu. La violence de l'État apparaît pleinement sur les télés, et elle devient de plus en plus injustifiable.

Ensuite, et c'est un excellent point, le fait que les rassemblements soient non violents permettaient d'attirer plus de monde : des familles, des croyants, des artistes, des intellectuels, des jeunes… Beaucoup d'entre eux n'auraient pas rejoint un mouvement pouvant produire de la violence, mais juste aller s'asseoir dans un parc, marcher ensemble ou boycotter des bus, ça, c'était jouable.

Troisième point : Martin Luther King voulait mettre le système face à ses incohérences, et non le détruire. Il menait des actions compatibles avec la Constitution, pour amener les autorités à respecter leurs propres principes fondateurs de liberté, d'égalité et de justice. Du coup, ça devenait difficile de l'accuser de traîtrise, ou d'ennemi intérieur, même s'il s'est fait beaucoup d'ennemis qui tenaient à leurs privilèges.

18 Si ce n'est qu'un slogan très vague pour vous, filez l'écouter parler à cette immense foule : Martin Luther King et son discours «I have a dream» (2')

Point quatre : il était bien au clair avec le fait que la violence entraîne presque toujours une escalade, avec des actes de plus en plus durs, alors que la non-violence brise ce cercle. Comme les manifestants restaient pacifiques même face à la brutalité, ça finissait par user les autres en face. Ils n'allaient quand même pas fracasser des gens assis dans le pays de la statue de la liberté !

Et enfin, dernier point mais sans doute le premier dans la philosophie : l'objectif de Martin n'était pas d'écraser les blancs ségrégationnistes, mais de construire avec eux une société égalitaire et juste. Du coup, ce type d'actions permettait de tendre la main et d'ouvrir la voie à la réconciliation, plutôt que de viser seulement la reprise du pouvoir. Et cette intention change toute l'orientation de l'action. À nous aussi de nous questionner sur ce qui nous met en mouvement, lorsqu'on se lance dans une lutte...

Thoreau : refuser d'être complice

Mais revenons à notre concept de désobéissance civile. Est-ce que maintenant vous voyez un peu mieux ce que c'est ? On pourrait résumer l'idée ainsi : c'est le refus assumé et public d'obéir à une loi, un règlement, une organisation ou un pouvoir, parce qu'on le trouve injuste ou inhumain. Et ça devient donc un moyen de lutte non-violente. Le premier à en parler ouvertement, c'est Henri-David Thoreau, cet écrivain américain précurseur de la simplicité volontaire. Il avait refusé de payer une taxe destinée à financer la guerre contre le Mexique. Il s'opposait aussi à l'esclavagisme dans les états du sud, et au traitement inhumain réservé aux amérindiens. Il refusait d'être complice de qui lui semblait un crime, et de coopérer avec les institutions qui le commettaient.

Gandhi : libérer son pays de la colonisation

Il est maintenant temps de revenir à Gandhi, pour observer de plus près ses méthodes d'action. En 1906, il réunit 3000 personnes dans un théâtre pour obtenir d'eux un Serment de Désobéissance. Ça lui vaut ses premiers passages en prison, mais il l'accepte, ça fait partie du jeu. Et il continue de plus belle, après avoir lu les écrits de Henri-David Thoreau en cellule, justement. Inspiré par lui autant que par sa religion, il développe sa propre vision de la désobéissance civile, appelée Voie de la Vérité, avec une proposition de 4 règles :

1. Un résistant civil ne doit pas avoir de colère (d'où l'idée de cultiver la paix intérieure, bien comprise par les Orientaux)

2. Il supportera la colère de l'opposant, ainsi que ses attaques, sans répondre. Il ne se soumettra pas à un ordre émis par la colère.

3. Si une personne d'autorité cherche à arrêter un résistant civil, il se soumettra volontairement à l'arrestation, et il ne résistera pas à la confiscation de ses biens.

4. Si un résistant civil a sous sa responsabilité des biens appartenant à d'autres, il refusera de les remettre, même au péril de sa vie. Mais il ne répondra jamais à la violence.

Ces règles, Gandhi les diffuse tout le long de sa Marche du Sel, durant laquelle il défie l'empire britannique en récoltant sur la plage du sel, avec des milliers d'Indiens, alors que la puissance coloniale en a le monopole et se sert de cet argent pour entretenir ses troupes sur place. Tous les participants respectent scrupuleusement ses règles, ce qui ne les empêche pas d'être frappés ou arrêtés. Mais finalement, après plusieurs semaines, le gouvernement cède. Et c'est le début de la brèche qui mènera à l'indépendance de l'Inde, sans effusion de sang. Juste à partir d'un petit monsieur qui marche pieds nus, une poignée de sel à la main, et des principes dans le cœur.

Refuser de combattre

Si on repart sur le terrain militaire, on découvre une autre facette de la désobéissance civile : les objecteurs de conscience. Ce sont les hommes qui refusent de participer au service militaire ou à tout autre ordre lié à la participation à la guerre, pour des raisons morales ou religieuses. Ils agissent sans se cacher, puisqu'il s'agit bien de défendre publiquement une position éthique, toujours de manière non-violente, et en expliquant leurs motivations pour essayer de changer les mentalités. Des milliers d'Américains ont par exemple désobéi à l'ordre de mobilisation pour la guerre du Vietnam, qu'ils estimaient injuste et indigne. On l'a vu aussi en France par rapport à la guerre d'Algérie, ou en Allemagne face au nazisme. Et en Belgique aussi, de nombreux objecteurs de conscience se sont levés pour refuser de partir combattre pour de mauvaises raisons, et pour abolir le service militaire obligatoire.

Désobéir pour l'environnement

Depuis l'arrivée de Greenpeace déjà, mais plus encore devant la prise de conscience de l'urgence climatique des dernières années, on voit émerger une nouvelle forme de désobéissance civile : celle qui consiste à bloquer des projets qui polluent ou qui détruisent l'environnement pour des raisons économiques. La construction d'un aéroport ou d'un énième zoning. Un projet de méga-bassine qui prive d'eau toute une vallée. L'avidité immobilière d'un directeur de Center Parcs géant dans une réserve de biodiversité. Ou plus (malheureusement) banalement : l'immobilisme de nos politiciens face aux problèmes environnementaux, qui non contents de ne pas aller de l'avant, se permettent de faire des pas en arrière, parce que quand même, « on a été un peu vite en matière d'écologie » ! Sérieusement, on doit laisser faire tout ça sans moufter ? Ce n'est pas l'avis des militants, comme Greta Thunberg et tous les jeunes à sa suite qui ont refusé d'aller à l'école pour participer à des marches pour le climat. Mais aussi ceux du mouvement Extinction Rebellion, qui n'hésitent pas à faire des sittings et bloquer des routes un peu partout en Europe pour alerter des problèmes en cours.

Désobéir pour les plus faibles que soi

On l'a vu, Gandhi, Martin Luther King, Nelson Mandela, tous ont œuvré pacifiquement pour défendre leur peuple. Ici en Europe, terre de dominants planétaires, certains osent prendre des risques pour défendre les autres, ceux qui viennent d'ailleurs, ceux qui fuient leur pays en guerre et se font refouler à nos frontières. Ces désobéissants privilégiés, ils risquent parfois la prison pour aider des migrants à être en sécurité, à ne pas se noyer dans la Méditerranée, à dormir au chaud, à traverser vers un autre pays, à se soigner, à juste survivre. Vous en connaissez sûrement. Ils sont hébergeurs de migrants, volontaires dans des associations d'aide aux transmigrants dans les forêts ardennaises, bénévoles au Hub Humanitaire de Bruxelles, enseignantes qui acceptent quelques sans papiers dans leur classe. La loi referme les portes, eux, ils ouvrent les leurs. Et soyez-en sûrs : par les temps qui courent, le monde va en avoir besoin, de désobéissants non-violents, pour des tas de raisons...

> ***La désobéissance civile n'est pas notre problème.***
> ***Notre problème, c'est l'obéissance civile…***
> ***L'obéissance de tant de gens face à la pauvreté, la faim,***
> ***la stupidité de la guerre, la cruauté et la bêtise politique.***
>
> **Howard Zinn, historien, professeur et militant américain,**
> **auteur de « A people's history of the United States »[19]**

19 Ce manuel d'histoire anti-conformiste est super intéressant car il se place du point de vue des populations marginalisées et opprimées, plutôt que de celui des élites habituelles : on y entend les esclaves, les ouvriers, les Amérindiens, les noirs, les latinos…

PROPOSITIONS D'ACTIVITÉS POUR LES PROFS OU LES ANIMATEURS

Rosa Parks dans le bus

SI vous ne la connaissez pas encore, il est temps pour vous de rencontrer Rosa Parks, ce petit bout de femme noire qui a osé, pour la première fois, s'asseoir dans un bus sur un siège réservé aux blancs, en pleine ségrégation raciale aux États-Unis. Quel toupet ! Et quelle classe, surtout !

Pour la découvrir, vous avez le choix :

- en BD : *Rosa Parks*, de Pesce et Mancini, aux Editions Des ronds dans l'O (2023)

- en livre : vous avez l'embarras du choix, mais on vous conseille *Rosa Parks, la femme qui a changé l'Amérique*, d'Eric Simard, aux éditions Oskar, plus adapté à de grands ados.

- en auto-biographie : son journal personnel a été traduit en français, *Mon histoire*, de Rosa Parks elle-même, et est sorti en Poche.

- en vidéo : pareil, il y en a plein, en voici une du Youtubeur Curios, particulièrement sympa et bien documentée : ROSA PARKS : une personne ordinaire qui a fait trembler l'Amérique – Biographie

- en podcast, pour ceux qui aiment voler un peu plus haut : Rosa Parks, «la femme qui s'est tenue debout en restant assise» : un podcast à écouter en ligne | France Culture

Quel que soient les moyens que vous choisissez pour la découvrir (n'hésitez pas à demander à la bibliothèque, ils auront sûrement de quoi vous nourrir à ce sujet aussi), vous pouvez réfléchir ensemble ensuite :

- Est-ce que cette femme était « spéciale » à la base, avant de poser cet acte qui changea le cours de l'histoire ? Quelles étaient ses forces et ses faiblesses ? Qu'est-ce qui, parmi toutes celles-ci, lui a permis d'agir ainsi ?

- Connaissez-vous des personnes, connues ou pas, qui refusent de se plier à des lois injustes et qui, par leur position, inspirent les autres ? (ça peut être une personne de votre entourage, pour une toute petite chose)

- Et vous, comment vous sentez-vous en prenant connaissance de la vie de Rosa Parks ? Vous sentez-vous inspiré ? Comment ? Pour quel genre de cause auriez-vous envie de pouvoir faire bouger les choses ? Avez-vous une idée de comment ?

- Quand on raconte rapidement l'histoire de Rosa Parks, souvent on la présente comme une petite femme qui a changé les choses seule. Mais ce n'est pas l'entière vérité. Avant et après ce refus de se lever pour laisser sa place à un blanc dans le bus, elle a eu un engagement collectif avec d'autres, et c'est ce qui lui a permis de poser cet acte. Avec qui réfléchissait-elle et luttait-elle, avant et après ? Et vous, de quels groupes vous sentez-vous proches ? Quels collectifs défendent déjà vos valeurs et idées ? Qu'est-ce que ça pourrait changer de passer un peu de temps avec d'autres gens qui partagent votre besoin de justice, de liberté, d'égalité, sur le sujet qui vous parle (pour vous personnellement, et pour la société) ?

La désobéissance contemporaine

Des raisons de se révolter dans cette société, ce n'est pas ce qui manque. Un peu partout, de plein de manières différentes, des jeunes et moins jeunes se tiennent debout et désobéissent pour faire savoir qu'ils ne sont pas d'accord avec les décisions prises en haut, et qu'ils souhaitent autre chose pour l'humain (et le non humain). C'est passionnant, et tellement vivifiant pour nos démocraties qui se referment sur elles-mêmes. On vous propose de mettre dans un chapeau des papiers avec des noms. Chacun tire un nom (on peut mettre des doublons si on veut travailler par 2) et investigue sur ce qu'il représente. Résumé en une page à partager au grand groupe, éventuellement aussi par écrit si le timing le permet (1 à 2 minutes par nom, ou en deux sous-groupes).

Voici des noms à glisser dans le chapeau si vous le souhaitez, rajoutez des initiatives locales que vous connaissez : Black Lives Matter, Extinction Rebellion, Friday for Future, Gilets Jaunes, ZAD de Haren (et toutes les autres), EZLN contre le nucléaire, groupes d'actions Greenpeace, Marie Mineur (droit à l'avortement), mouvement ADES, les Pirates de l'Edelweiss (lutte contre les jeunesses hitlériennes), Angela Davis, les Faucheurs Volontaires (biodiversité), Women on waves (droit à l'avortement), Hannah Arendt, Vincent Lingiari (droit des aborigènes), Dick Leitsch (droit des homosexuels), Ruben Berrios (lutte contre l'entrainement de l'armée américaine sur leur île), Steven King et Shirley Guilford (occupation d'arbres à couper en Nouvelle-Zélande), manifestation contre la poll tax en Angleterre, Vandana Shiva, la Via Campesina (défense des paysans), la PAH en Espagne (lutte contre

les expulsions de domicile), Edward Snowden (lanceur d'alerte), Code Rouge, CCLE (Collectif belge contre les expulsions), Stop Arming Israël, Vanessa Nakate, Stéphane Hessel, Clara Temporelli, les Soulèvements de la Terre, Assa Traoré, Collectif Sans Papiers, Collectif No Borders, Olivier de Schutter, Act Up, OutRage !, Leyla Zana (Kurde), Alaa Abd El-Fattah (Egyptien), Mouvement des Sans Terre (Brésil), Food not Bombs, Occupy Wall Street, Cédric Herrou, Julian Assange, Carola Rackete, SOS Méditerranée, No One Is Illegal…

Et pour vous inspirer dans votre réflexion, foncez sur ce numéro du magazine Éduquer, téléchargeable gratuitement : Désobéissance civile: nourrir la démocratie | La Ligue de l'Enseignement et de l'Éducation permanente

Un super outil pédagogique multifacette : Dezobeyi

L'ASBL Quinoa a fait un travail remarquable et récent sur le sujet, avec notamment un podcast réalisé par des ados de Jambes sur les héros d'aujourd'hui, et des propositions d'ateliers, de festivals, de formations en écoles, de laboratoires d'imagination insurrectionnelle… Bref. Big up à eux !

Et voici le programme : Dezobeyi - Quinoa

4/ Thématiques qui traversent le spectacle

▶ Le dilemme des jeux violents

Jouer à la guerre quand on est enfant, on l'a tous fait, une fois ou pendant des années. Que peut-on en penser ? Exutoire d'une violence innée, ou apprentissage d'un comportement trop banalisé ? Attention, on entre en zone ambiguë, avec un objet – la violence mise en scène par les enfants – qui peut être regardé depuis différents points de vue. D'un côté, on voit que jouer à la guerre, c'est explorer des émotions fortes, apprivoiser la peur, emprunter des rôles opposés l'un après l'autre, et comprendre implicitement certaines logiques humaines. Si on observe de ce côté-là, on voit aussi que le jeu devient un espace d'expérimentation et d'entraînement symbolique : tiens, qu'est-ce que ça fait d'agresser, d'être attaqué, de trahir, de profiter de sa force, de subir celle des autres… ?

D'un autre angle, des études[20] montrent aussi que mimer des conflits développe des comportements de réponses stéréotypés, tels qu'on les voit souvent sur les écrans : des gestes, des insultes, des réactions agressives, une soif de vengeance, une idée d'honneur, de patrie, de sacrifice… Et cela conditionne ce que l'on peut faire plus tard dans la vraie vie. Alors non, tous les enfants qui jouent à la guerre ne deviennent pas de soldats sanguinaires, on est d'accord. On dit juste que dans ces jeux-là, un certain imaginaire violent est nourri, et qu'il s'agit rarement de trouver des moyens de faire la paix, de s'occuper des victimes ou des plus faibles, de dialoguer ou de reconstruire une fois qu'on a tout déglingué.

Et puis parfois, comme on le voit dans cet extrait de la pièce, le jeu peut aussi devenir un outil de socialisation : on négocie les règles, on organise les équipes, on réfléchit à des stratégies. Et finalement, le même dilemme se pose face aux jeux vidéo de guerre, non ? À vous les gamers : qu'est-ce que vous avez l'impression de développer comme compétences en jouant à ce genre de jeux ? Quels sont les effets que ça a sur vous ? Et sur votre entourage, sur votre vie sociale ? Est-ce que ça vous rend plus nerveux et tendu, ou au contraire, ça vous défoule de la violence que vous subissez peut-être pendant la journée à l'école ? Y a-t-il de la violence verbale entre les joueurs en ligne ? Comment vous, vous le ressentez ? Et ceux qui ne jouent pas, quel est votre avis sur la question, en la regardant de l'extérieur ?

JIMMY : C'était déjà moi le méchant la dernière fois.

STEVO : Non, c'était pas toi.

JIMMY : Si.

JOEY : C'était la fois d'avant.

CHRISSY : On s'en fiche. Va bientôt falloir que je rentre.

JIMMY : Alors rentre.

CHRISSY : J'ai dit bientôt, andouille.

STEVO (à Jimmy) : T'as quoi, là ?

JIMMY : Une mitraillette.

JOEY : Tu peux pas avoir de mitraillette.

CHRISSY : Le méchant a pas de mitraillette.

JIMMY : Mais si.

STEVO : Allez, bande de blaireaux, il se fait tard…

JIMMY : Je veux bien être le méchant si je peux avoir une mitraillette.

(Extrait du texte initial de la pièce, où on voit jouer les soldats lorsqu'ils étaient enfants, qui ne sera pas joué sur scène dans la version du Poche)

Au-delà de ces réflexions psychologiques, une autre question nous taraude : à qui ça profite, de donner envie de guerre ? Depuis le début du conflit en Ukraine, la France a dû refuser des engagements volontaires à l'armée : il y avait trop de jeunes qui voulaient aller se battre. Ils ont aussi engagé des gamers pour piloter les drones militaires, ce n'est pas anecdotique, ça dit quelque chose de fort. Est-ce normal et sain, pour un jeune adulte qui commence sa vie, d'avoir envie de manipuler des armes, de combattre un ennemi qu'il ne connaît ni de près ni de loin, de suivre des ordres aveuglément jusqu'à la mort possible ? Comment a-t-on fait naître en lui cette fascination pour l'armée, au point qu'il lui donne sa vie ? Quels messages, véhiculés par qui, ont fait grandir cette idée que c'est beau de tuer le Mal et de mourir en héros ? Il faut vraiment prendre un peu de recul et se demander qui, des réseaux sociaux, des partis d'extrême droite, de nos gouvernements pro-guerre, des médias de masse, des films de fiction (financés par qui ?), des jeux vidéo, influence à ce point l'imaginaire collectif des jeunes (et moins jeunes). Qui rend la guerre aussi sexy ? Et qui en profite ?

20 Pour creuser ce thème : *The War Play Dilemna*, de Diane Levin et Nancy Carlsson-Paige

PROPOSITIONS D'ACTIVITÉS POUR LES PROFS OU LES ANIMATEURS

Petit topo du climat pro-guerre

On vient de vous balancer tout un tas de questions, mais organisons un peu les réponses qui vous viennent, d'abord sous forme d'un brainstorming. Notez le mot « guerre » au tableau, et attrapez au vol toutes les idées qui viennent, après avoir relu les questions du paragraphe ci-dessus. Ça peut être des noms de jeux, des titres de films, des phrases, des choses entendues, des émotions ressenties… Pas de filtre.

Puis dans un deuxième temps, on essaie de trier : quelles catégories peut-on distinguer dans tout ça ? On entoure par couleurs ce qui semble aller ensemble. Puis on voit ce qui se dégage, pour essayer de répondre à ces deux questions finales : qui rend la guerre aussi sexy ? Et à qui cela profite-t-il ?

Débat dans l'espace

On va aller un peu plus loin. Vous commencez à le connaître peut-être, notre débat dans l'espace pour explorer les dynamiques sociologiques à l'œuvre dans nos opinions personnelles. On dégage un peu l'espace et on crée deux axes qui se croisent (en traçant à la craie par terre ou en imaginant les lignes). Sur un axe, on va de « tout à fait d'accord » à « pas du tout d'accord ». Et sur l'autre, on choisit une variable qui peut rester la même ou changer toutes les deux ou trois propositions, allant de « Je pense que mon avis est très influencé par : mon origine culturelle / ce que je regarde sur les écrans / le niveau socio-économique de ma famille / ce que pensent mes amis »... à « Je pense que mon avis n'est pas du tout influencé par... ». On peut noter ces deux axes au tableau.

On tire une proposition dans un chapeau, puis on invite les participants au débat à se positionner, d'abord sur l'axe de « d'accord / pas d'accord ». Puis ensuite, dans un deuxième temps, on leur demande de réfléchir à un facteur donné d'influence de leur positionnement, et de se déplacer sur l'autre axe en fonction. Quelques suggestions de propositions de débat :

- Être violent dans des jeux permet de moins l'être dans la réalité.

- Quand on s'enrôle dans l'armée à la fin de l'adolescence, c'est pour réaliser un fantasme d'enfant.

- Il vaut mieux jouer à la guerre enfant, pour s'endurcir pour la vie d'adulte et ne pas être trop naïf.

- Les garçons jouent plus à la guerre que les filles, c'est inné, ils sont naturellement plus violents.

- Les filles apprennent plus à jouer le rôle des infirmières que des guerrières, et c'est bien comme ça.

- Il y a une bonne dose de jeux vidéos violents, et si on joue trop, ça déforme notre comportement dans la vie réelle.

- Les jeux coopératifs sont moins excitants que les jeux compétitifs.

- Je préfère jouer à des jeux coopératifs qu'à des jeux compétitifs.

Quand tout le monde est en place, on donne la parole à deux personnes représentant des avis différents. Si tout le monde est du même côté, on peut demander à un participant de jouer « l'avocat du diable » et de se mettre en face pour imaginer un avis opposé. Pour une meilleure maîtrise du débat, on peut cadrer le temps de parole de chacun (1') et le nombre de rebonds de parole (par exemple 2 réactions maximum).

Il est aussi possible de placer une personne en observation, qui sera investie de la mission de décortiquer les dynamiques de mouvements du groupe, les regards, les adaptations mutuelles, les émotions manifestées chez les uns et les autres. Comment les gens bougent ? Y a-t-il quelqu'un que d'autres suivent ? Chacun est-il autonome dans sa façon de se positionner ? Certains semblent-ils mal à l'aise ? Quelle est leur stratégie ? Tout cela peut se faire sans citer de nom, avec simplement un petit rapport oral d'observation à la fin. Ou on peut creuser un peu, si le groupe le permet.

L'Aïkido verbal

On ne résiste pas à vous partager cette petite pépite sur laquelle on est tombé en faisant nos recherches pour ce dossier : une stratégie de communication inspirée de cet art martial qui permet d'utiliser l'énergie violente d'une attaque orale (genre, une insulte, une moquerie, une menace) pour désarmer l'agresseur et trouver une issue positive (si si!). Pour ceux qui ne connaissent pas, l'aïkido est un art martial focalisé sur le self-défense et les principes de non-violence, qui permet de préserver l'intégrité de l'adversaire (ne jamais lui faire mal, ni l'humilier). Dans ce sport, pas de gagnant, pas de perdant : déjà, c'est révolutionnaire ! (bien que ce ne soit pas une nouvelle discipline, hein!). Celui qui a développé ces techniques au niveau verbal, c'est Luke Archer, un Irlandais spécialisé dans la gestion des conflits. Il a écrit un livre, mais on peut aussi l'écouter dans son TedX ici, quand il parle de son adolescence, et de ses techniques (il parle en français) : Si on cherche à dominer, on est déjà vaincu: Luke Archer at TEDxLaRochelle

Et ça ne nous ferait pas un super beau sujet de dissertation ou de débat, ça ? « Si on cherche à dominer, on est déjà vaincu ». Allez, vous avez une heure, sans IA.

▶ Le syndrome post-traumatique en question

NICK : Je suis venu par le bus. Y avait des tas de places assises, mais je suis resté debout, près de la porte, au cas où… tu sais ?

TOM : Ouais, je sais.

Pause.

NICK : Tu sais quelque chose du mec qu'on va voir ?

TOM : Il peut dire si tu deviens cinglé ou pas.

NICK : Je le sais putain que je suis cinglé. Je veux savoir comment pas être cinglé.

TOM : Médocs.

NICK : J'ai pas envie d'être un putain de zombie.

TOM : Peut-être que tu pourrais être moitié cinglé, moitié zombie. Ce serait genre plus ou moins normal.

NICK : Ouais. Plus ou moins.

Revenons à nos soldats adultes : ils ont participé à une vraie guerre, qui ne ressemblait pas tellement à leurs jeux d'enfants ni à leur fantasme de justice du côté des gentils. Et ils reviennent. Et ils n'arrivent plus à vivre normalement, comme si de rien n'était. Ils souffrent de ce qu'on appelle le Syndrome de Stress Post-Traumatique (SSPT pour les intimes, qui revient parfois sous d'autres noms proches). Un problème de santé mentale qui touche d'ailleurs une cible bien plus large que les troupes militaires. Des millions de gens chaque année. C'est bien pour ça qu'on va vous en toucher un mot.

« J'suis traumatisé à vie ! », on l'entend pour des petits trucs anodins, mais en vrai, le stress post-traumatique, c'est quoi ? Non, ce n'est pas ton pote qui t'a crié *bouh* au coin de la rue et tu as sursauté. Ici, on parle d'un trouble invalidant, qui empêche de vivre normalement, et qui arrive après un événement grave, souvent lié à la mort (la sienne ou celle de quelqu'un d'autre), mais pas que (oppression psychologique, violence systémique, abus …). Avec des symptômes[21] qui sont diagnostiqués par un psychiatre : des pensées intrusives, des hallucinations, des flash-backs, des cauchemars, l'évitement de tout ce qui rappelle le trauma, une humeur négative, une manière de voir le monde négative, une hypervigilance (on fait gaffe à tout et on n'arrive pas à se détendre), des troubles du sommeil évidemment. Puis on peut devenir super distant de tout, comme anesthésié, en mode zombie, ou au contraire être super réactif à tout, nerveux en permanence, agressif. Bref. C'est chaud.

Et cet événement traumatisant, alors ? Pour développer un SSPT, on ne parle pas d'un petit incident de la vie quotidienne qui nous a fait peur ou dégoûté. Pour la majorité, il s'agit d'un vécu de guerre (en tant que soldat ou que civil), de violences dans la famille, d'agression sexuelle, de présence lors d'accident mortel, de catastrophe naturelle ou d'attaque terroriste… Un danger grave de survie, donc, auquel la personne réagit par un stress intense qui, sur le moment, dégage de l'adrénaline, une hormone nécessaire pour fuir ou riposter, et sauver sa peau. Le problème, c'est que le choc est tellement fort, que celui qui l'a subi n'en sort pas, et reste dans cet état d'urgence en permanence : il revoit les images, n'arrive plus à se détendre, se replonge dans le moment dès qu'une odeur, un son ou une image le lui rappelle, et n'a plus goût à rien. C'était tellement

21 Pour un descriptif pro plus détaillé, voir l'ouvrage de référence des psychiatres, basé sur DSM-5 américain : Trouble de stress post-traumatique - Troubles psychiatriques - Édition professionnelle du Manuel MSD

intense, tellement violent, que ça dépasse la capacité d'adaptation de la personne. Elle bugge, quoi. Et cet état nécessite des soins professionnels, par une thérapie, un groupe de parole, et/ou des médicaments. La bonne nouvelle, c'est qu'on en guérit.

C'est aussi un problème qui touche les soignants de première ligne, comme les pompiers, les policiers, les équipes de service d'intervention d'urgence (ambulanciers, médecins, infirmières), qui sont confrontés régulièrement à des événements choquants. Il arrive parfois qu'un accident soit celui de trop, et qu'ils tombent dans un état de stress post-traumatique, comme usés par la répétition de l'exposition à des morts violentes.

Une dernière remarque, pour que notre info courte sur ce sujet n'oublie pas un angle mort : il se peut que le trauma soit oublié par la victime qui était enfant, et qu'il ressurgisse plus tard, lorsqu'elle se retrouve dans des conditions qui ressemblent à celles de l'événement traumatisant. Une odeur, une combinaison de lumières et de bruit, un contact physique, une image à la télé… D'un coup, c'est comme si le cerveau reconnectait à ce souvenir enfoui, et disjonctait à nouveau, en une seconde. Avec un malaise, une crise d'angoisse ou de tétanie, un effondrement psychologique, le début d'une addiction pour éteindre le cerveau. C'est ce qu'on appelle un « relevé d'amnésie traumatique ». Ce n'est pas facile à vivre, mais c'est important d'en parler pour pouvoir le reconnaître, pour soi ou pour un proche, parce que personne n'est condamné à vivre avec ce trauma pour toujours, et que des professionnels peuvent aider à s'en libérer.

À ce propos, on en profite pour vous glisser toutes les possibilités d'aide psychologique, la plupart gratuites, en Belgique francophone : Aide psychologique : qui contacter et combien ça coûte ? N'hésitez jamais, pour vous ou pour un proche. Il y a des numéros d'appel où on vous écoute 24h/24, des vraies personnes qui reçoivent en urgence, sans rendez-vous et gratuitement, des chats en ligne, des sites avec plein d'infos, en fonction de ce que vous préférez. On vous prendra au sérieux, et on répondra à vos questions, même si vous n'avez pas fait la guerre, et que vous avez l'impression que ce n'est pas si grave que ça. Rappelez-vous : vous n'êtes jamais seul.

TOM (à la sortie d'une consultation psy) : SSP putain de T.

NICK : Ouais, moi pareil.

TOM : Tu parles d'une surprise.

NICK : Tu parles d'un choc.

TOM : Je suis déprimé en plus.

NICK : Ouais, moi pareil.

TOM : Je croyais que ça faisait partie du SSPT.

NICK : Nan, ça peut être un truc à part.

TOM : T'as quoi d'autre ?

NICK : Crises d'angoisse.

TOM : Ouais, moi pareil.

NICK : Faible estime de soi.

TOM : Moi aussi.

NICK : Zéro pulsion sexuelle.

TOM : Sûr. Le sexe, je m'en souviens. J'aimais bien.

NICK : Ouais, moi pareil. Et ta femme ?

TOM : Elle est pleine d'espoir. Ça me crève le cœur putain.

PROPOSITIONS D'ACTIVITÉS POUR LES PROFS OU LES ANIMATEURS

Y'a des amateurs de sciences dans la salle ?

Si vous aimez comprendre ce qui se passe dans votre cerveau, cette petite vidéo de 10 minutes du thérapeute Julien Renault est pour vous : elle explique avec des dessins comment le trauma impacte les différentes parties du cerveau et crée des symptômes traumatiques. C'est hyper clair, et franchement, apprendre à mieux se connaître, c'est un bon outil pour la vie, non ? Même si on n'est pas fan de sciences…

2- Les traumas et leurs conséquences sur le cerveau

Écouter ceux qui l'ont vécu

Pour éviter de juger, on peut simplement écouter ceux qui l'ont vécu nous donner leurs nouvelles du front du SSPT, en parallèle à tous les témoignages de cette pièce qui sont tirés d'histoires vraies. Voici le récit de Macha, qui a traversé un syndrome de stress post-traumatique suite à un viol dans son enfance, qu'elle avait oublié. Après un long parcours de dépression, de troubles alimentaires et de soins, elle s'en est sortie et a développé une plateforme d'aide psychologique pour les jeunes, *Hellopsycho*, qui est une vraie mine d'or pour la santé mentale des ados, faite par quelqu'un qui sait de quoi elle parle. On l'écoute ici, dans le précieux podcast *Les Maux Bleus*, qui donne la parole à différentes personnes atteintes de troubles mentaux, temporaires ou chroniques.

Les Maux Bleus : Après toi, le déluge - Trouble de stress post-traumatique

Il y a aussi *Bloom*, une podcasteuse qui explique hyper bien le syndrome après l'avoir vécu elle-même, en 8 minutes :

TSPT – Trouble de Stress Post-Traumatique | Comprendre, reconnaître, agir

▶ Le droit international de la guerre, gadget ou levier ?

Quelles que soient les raisons pour lesquelles une guerre a éclaté, qu'elles nous semblent justes ou pas, ce n'est jamais une zone de non droit. Il existe des règles que les différents côtés doivent respecter. On appelle ça, le droit de la guerre, ou le droit humanitaire. Aujourd'hui, il nous semble impossible de stopper les guerres, massacres et famines en cours. Alors on fait quoi ? On reste les bras croisés, bien à l'abri derrière nos écrans ? On peut faire pression sur nos gouvernements pour qu'ils exigent que ces règles soient respectées. Qu'on ne tue pas de civils. Qu'on laisse travailler les ONG humanitaires. Qu'on arrête de vendre des armes aux armées qui commettent des crimes de guerre. Qu'on arrête les relations diplomatiques avec des gouvernements génocidaires, et qu'on boycotte leurs exportations.

Et vous savez quoi ? Amnesty International s'est penché sur notre sentiment d'impuissance, et a lancé la campagne PADAJA : « Pas d'accord, j'assume ! ». Parce que si on se sent indigné, révolté face à une situation et par le fait qu'elle se poursuive sans que rien ne soit fait pour que ça change, alors on doit assumer ses positions, le faire savoir et agir ! Mais comme on ne sait pas toujours par où commencer, ils nous accompagnent dans la mobilisation et l'action, avec plein de matos varié et des conseils. Et sans mauvais jeu de mot, franchement, c'est canon !

Des actions et ressources sur les droits dans les guerres - Amnesty International Belgique

PROPOSITIONS D'ACTIVITÉS POUR LES PROFS OU LES ANIMATEURS

Le droit de la guerre, en une minute

Pour préparer l'activité suivante, on vous propose de donner à voir aux jeunes cette courte vidéo de Human Rights Watch, qui cite toutes les règles du droit international de guerre, aussi appelé droit humanitaire, que tous les pays ont signé. Il sera sans doute utile de garder dans un coin du tableau les grands principes, pour toute la durée de l'activité. Présentation des droits humains (6) : Que sont les lois de la guerre ?

Et puis, une petite compilation de témoignages à ce propos de 2', réalisée par la chaîne L'humanitaire dans tous ses états : Le Principe d'Humanité - Une question de principe

Un débat mouvant

La guerre est sur tous nos écrans, ça fuse dans tous les sens, et pourtant, on n'en connaît que très peu les règles. Car oui, il y a des règles. Un peu comme un code d'honneur de chevaliers, mais version moderne. Et ça a un nom : le droit international humanitaire (ou droit de la guerre). Même s'il n'est évidemment pas souvent respecté, le connaître nous permet de mieux réfléchir et d'avoir des points de repère pour comprendre une situation.

Tout d'abord, il importe de clarifier trois concepts : droits de l'homme, droit international, droit humanitaire. On peut faire un rapide brainstorming et noter au tableau en 3 colonnes en vérifiant les réponses.

Ensuite, pour aborder ces sujets et déconstruire les idées reçues, souvent simplistes, qu'on entend à tout va, on vous propose un débat dans l'espace. D'un côté de la pièce, les « d'accord », et de l'autre, les « pas d'accord », bien identifiés. Dans un chapeau, des papiers pliés contenant chacun une affirmation. L'animateur propose à un participant de piocher un papier et d'en lire la phrase, et tout le monde est invité à bouger pour se positionner. On donne ensuite la parole à deux personnes dans chaque camp, pendant 30 secondes chacun. Si tout le monde est d'un côté, certains peuvent bouger pour aller jouer l'avocat du diable et imaginer le point de vue de quelqu'un qui serait de l'avis opposé à la majorité : quels seraient ses arguments ?

Voici quelques suggestions d'idées à mettre en débat :

- Ce n'est pas possible de respecter les droits humains pendant une guerre.

- Le droit international humanitaire ne sert à rien parce qu'il est constamment violé.

- Lors d'un conflit armé, la fin justifie les moyens.

- Les civils ne peuvent jamais être pris pour cibles, même s'ils participent au conflit.

- Donner un avertissement préalable avant de bombarder les lieux civils suffit.

- Les civils qui restent dans une zone de conflit acceptent de prendre le risque d'être blessés ou tués.

- Tous les pays de l'Union Européenne ont cessé, grâce à un traité, de vendre des armes aux pays qui commettent des crimes de guerre.

On vous l'accorde, les éclaircissements à apporter aux participants ne sont pas toujours évidents, et c'est pour cela qu'Amnesty International a préparé pour vous une fiche beaucoup plus détaillée pour cette activité, qu'on vous encourage à aller découvrir si vous vous lancez : 202406_Fiche_Activité_Idées reçues/débat mouvant_Conflits armés & droits humains_Def . Ils sont géniaux et on les en remercie chaleureusement !

L'animation d'Amnesty

Autour du spectacle, le Poche propose en partenariat avec Amnesty une animation sur le droit de la guerre.

Plus d'infos ici : Le long chemin du retour - Amnesty International Belgique

▶ De l'utilité du théâtre comme lieu de parole et de guérison

On se pose toujours la question, quand on aborde un thème touchy : est-ce qu'on a le droit d'en parler, alors qu'on ne l'a pas vécu, et qu'on vit dans notre petit cocon belge ? C'est un dilemme qui a pas mal préoccupé Sofia Betz, la metteuse en scène. Et ce qui l'a décidée, tout comme nous, à plonger quand même, c'est notre conviction que le théâtre peut être, et doit être, un lieu de prise de parole, de réflexion collective sur des sujets qui sont dans la société. Des sujets, comme la guerre, qui sont utilisés par nos dirigeants (encore plus dans leur bulle que nous, mais eux, ils ne doutent de rien), sans qu'on ait l'impression à aucun moment qu'on demande leur avis aux intéressés, ou juste aux citoyens qui subissent les conséquences de leurs décisions proguerre. Or, pour se faire un avis, il faut écouter l'autre. Comment l'écouter si on n'a pas accès à lui ? Le théâtre offre cette fenêtre ouverte sur une réalité parallèle. Il offre à d'autres la possibilité de se raconter à travers des acteurs, comme c'est le cas pour les soldats traumatisés dans cette pièce. Et il vous offre la possibilité de les entendre, de comprendre leur vécu, et de vous faire votre propre idée.

Le théâtre reste aussi un lieu de rencontre réelle et de partage, où on peut discuter avec des gens qui ne sont pas forcément du même avis, ce qui n'est plus le cas avec les réseaux sociaux. À l'heure où ce sont les algorithmes qui décident qui on écoute, et comment on regarde les choses, à travers toujours les mêmes lunettes, le théâtre peut être cet endroit où on change de lunettes. Enfin, nous on y croit. Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ? Est-ce que vous vous sentez un peu moins myopes après tout ça ?

> ***Le théâtre a une vocation possible – il peut être un processus de guérison. Il fut un temps, à l'époque de la tragédie grecque, où toute une ville pouvait se rassembler et la fragmentation de tous les individus qui composent la cité serait transformée en une expérience partagée et intense dans laquelle le « moi » est transcendé. Pendant un instant, une vie d'une nature complètement différente était goûtée, puis chaque personne quittait le théâtre pour retourner à ses occupations ordinaires. Mais une guérison temporaire de la communauté malade et fragmentée avait lieu, même si la fragmentation et les conflits réapparaissaient lorsque les gens quittaient l'espace théâtral.***
>
> **Peter Brook[22],**
> traduction d'un extrait de la conférence qu'il a donné à l'Edward Lewis Theater, en 1994 à Londres.

22 Metteur en scène britannique très influent qui vivait en France, mort en 2022, et qui a particulièrement mis en lumière le rôle transformateur du théâtre. Petit topo de sa vie et son influence : Peter Brook, metteur en scène visionnaire, est mort à 97 ans

Terminer par un processus d'intelligence collective

Comme il y en a toujours plus dans plusieurs cerveaux que dans un seul, il est temps de vous initier à l'art de faire sortir le meilleur d'un groupe, sans pour autant y perdre des heures en blablas. Une question, par exemple : Qu'est-ce qu'on peut faire pour ne pas encourager la guerre (en nous, chez nous et/ou ailleurs) ? Comment cultiver la paix ? On l'écrit au tableau. Chacun peut l'attraper là où ça lui parle : politique, religieux, idéologique, économique, social, psychologique...

C'est parti. Par groupes de 4 ou 5, on donne deux minutes de réflexion silencieuse, avant un premier tour de parole, durant lequel chacun s'exprime durant une minute, ni plus, ni moins, et donne ses idées sur la question. L'animateur sonne un gong, on a juste le droit de terminer sa phrase. On respire trois fois. Un nouveau gong, et c'est au tour du suivant. Il s'agit aussi d'un exercice d'écoute active, à savoir qu'on n'a pas le droit d'interrompre ni de réagir, on se rend vraiment disponible et ouvert à la parole de l'autre. Et s'il y a des silences, on accepte aussi cela, c'est un droit.

À la fin du premier tour, on repart pour un second tour, cette fois pour rebondir sur ce que d'autres ont dit ou réagir. Toujours une minute, toujours un temps de respiration entre deux prises de parole.

Et enfin, un troisième tour, avec ce que chacun retient comme solution, piste d'action ou de réflexion, à mettre en œuvre ou à creuser, individuelle ou collective. Le petit paquet perso avec lequel on repart, quoi. Et si l'atmosphère du groupe le permet, on demande aussi de donner l'émotion dans laquelle on se trouve à la fin de ce troisième tour.

En une vingtaine de minutes, on va voir le résultat de ce processus d'intelligence collective, et on aura même encore un peu de temps pour débriefer sur le processus en lui-même. Et pourquoi pas décider d'une action commune… (Si ça vous tente, on vous rappelle le projet PADAJA d'Amnesty International et leurs propositions d'actions pour les jeunes, par ici :

Des actions et ressources sur les droits dans les guerres - Amnesty International Belgique)

5/ Dramaturgie

Au moment où nous avons discuté avec Sofia Betz, la metteuse en scène, les résidences n'avaient pas encore eu lieu. Pourtant, il était déjà très intéressant de comprendre sa manière de travailler avec ce texte exigeant. Voici ce qu'elle nous en dit.

Sofia Betz, vous avez déjà vos 6 acteurs, vous avez commencé à travailler un peu avec eux. Quelle est votre manière de les guider dans leur interprétation du texte ? Est-ce que vous leur laissez une place pour improviser, ou vous êtes plutôt dans la précision ?

Déjà, on a un peu travaillé sur le texte, on se renseigne, on lit beaucoup. On essaie d'avoir des rendez-vous dans les casernes mais évidemment personne n'accepte de nous recevoir. On regarde des films, on parle tous avec la psychologue spécialiste des traumas, Cécile Grayet.
Après, comme là je pars vraiment d'un texte déjà écrit, je suis assez directive au niveau du phrasé, du rythme… Il y a des choses que j'ai en tête et que j'essaie. Et ensuite je leur demande des impros sur des thèmes. J'aime bien qu'ils travaillent par exemple tous sur la même scène, ce qui permet d'aller « piquer » des choses à un autre acteur, qui a trouvé une super idée pour un personnage. C'est de l'entraide. C'est l'idée d'arriver à un rapport très collectif à la mise en scène, pour qu'on ne garde pas ses idées pour soi, mais qu'on les partage, qu'on les offre aux autres acteurs.
Je travaille aussi avec une petite boîte, et quand on fait une proposition trop nulle, on doit mettre un euro dans la boîte, et ça paie les pizzas en fin de session. Ça permet de rester toujours dans l'humour, la légèreté et la bienveillance, où on s'autorise à faire de l'impro. Dans cet état d'esprit, souvent je commence par leur demander un truc débile. Là par exemple, je leur ai demandé de rentrer sur scène et de ramper comme des soldats en mission sur tous les décors, le canapé, la table… Et comme ils ont tout de suite l'air complètement ridicules, ça désamorce pour la suite. Il y a aussi vraiment cette idée de plaisir sur scène, et pas de se faire souffrir pour jouer. Ces mecs ont déjà assez souffert à la guerre !
Puis la dernière fois, j'ai gardé mot pour mot une scène d'impro des filles, que j'avais enregistrée, et qui était tellement bien. Il y a des choses que j'ai en tête depuis le début, mais j'aime beaucoup rebondir sur les propositions, parce que je trouve que si on veut que ça parle au plus grand nombre, il faut que ça vienne du plus grand nombre. Ça, c'est mon dada.

Il y a deux versions du texte, une courte, qui contient vraiment ce qui est sorti des ateliers de théâtre avec les soldats australiens, et une plus longue, écrite par Daniel Keene à partir de tous les témoignages recueillis qu'il a mis en forme à sa sauce. Sur laquelle travaillez-vous ?

Moi je suis partie de la version courte, qui était basée sur la parole brute des soldats, et je l'ai mélangée à la version longue, la version théâtrale, pour donner de la profondeur aux personnages. J'ai fait un espèce de puzzle pour agencer le tout. J'ai surtout gardé tout ce qui était post-conflit, et j'ai enlevé de la version longue les scènes de l'enfance qui étaient compliquées à rendre, et la plupart des scènes sur le front, qui n'étaient pas mon angle d'attaque du sujet. Elles m'avaient fort touchées aussi à la lecture, mais il fallait faire des choix.

À quel rythme est-ce que vous travaillez ?

On va avoir une semaine de résidence en octobre, une en novembre, puis on travaille juste avant la première, en février. J'aime bien faire des sessions plic ploc, ça permet de bien réfléchir, de laisser reposer le travail, d'y voir plus clair. On a déjà fait trois jours avec les 6 acteurs, très utiles, où on a pu tester les premiers trucs.

Et sur scène, qu'est-ce qu'on peut s'attendre à trouver ?

Il y aura un musicien, un batteur, mais je ne veux pas qu'il joue sur une vraie batterie. On lui installera une batterie sur mobilier de cuisine. C'est un mélange d'hallucinations, puisqu'on a deux soldats dont un a des hallucinations, et on va un peu jouer avec tout ça, pour faire disparaître et apparaître des gens. En tout cas, je ne veux pas de grand dispositif, je veux faire émerger les choses à partir de trois fois rien, de simplicité.

Le sujet est très sérieux, mais les soldats australiens qui ont livré leur expérience l'ont aussi fait avec beaucoup d'humour. Quel sera votre approche ?

Mon genre de théâtre, c'est l'humour et la légèreté. J'aime bien faire ça, et ici c'est mon parti pris aussi. Pas de prise de tête, pas de gros décors, j'aime bien quand ça part de peu. J'ai envie de rendre le propos un peu joyeux, léger, sans décrédibiliser les propos des soldats. Parce que c'est vrai que le texte est déjà plein d'humour. En tout cas, moi ça me fait rire !

6/ Biographies de l'équipe artistique

© F. Passerini

Daniel Keene (né en 1955) est un dramaturge australien dont les œuvres ont été jouées dans le monde entier. Les pièces de Keene ont été présentées en Australie, en France, en Pologne et aux États-Unis. Beaucoup de ses pièces ont été publiées en traduction française.Il a co-fondé avec Ariette Taylor le Keene/Taylor Theatre Project. Avec elle, il a remporté le prix de l'« Contribution exceptionnelle au théâtre » (Green Room Awards, 1998) et la Médaille Kenneth Myer pour les arts du spectacle.

Keene est lauréat de plusieurs prix de théâtre en Australie. et pour la production ; Son spectacle Terminus, en 2002, mis en scène par Laurent Laffargue au TNT de Toulouse et au Théâtre de la Ville à Paris, a remporté le Prix Pierre Jean Jacques Gaultier de la meilleure mise en scène.

Sofia Betz

Metteure en scène diplômée de l'INSAS (Institut National Supérieur des Arts du Spectacle), Sofia Betz a mis en scène des spectacles dans de nombreux théâtres belges (Théâtre des Tanneurs, Théâtre Varia, Atelier 210, Théâtre Le Public, Théâtre de Poche, La Balsamine, etc.).

Depuis 2008, elle co-dirige la Compagnie Dérivation, très active dans le théâtre jeune public et dont les spectacles tournent en Belgique, France et Suisse.

Depuis 2020, elle collabore avec la Clef des chants pour la création de formes légères d'opéra.

Elle travaille également avec l'Opéra de Reims et est artiste associée de Central, centre scénique dut Théâtre de La Louvière.

Egon Di Matteo est un comédien diplômé de l'IAD en 2014.

Son parcours oscille entre théâtre et cinéma, avec des collaborations marquantes auprès des frères Dardenne (Le Gamin au vélo), David Lambert (Les Tortues) et sur la série La Trêve (RTBF). Pour le théâtre, il a participé à GEN-Z de Salvatore Calcagno ou OURAGAN de Ilyas Mettioui.

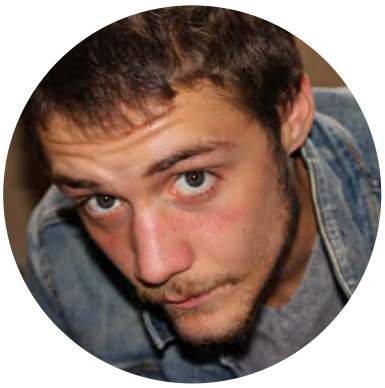
Son approche du jeu est profondément ancrée dans la physicalité et l'exploration des enjeux politiques des œuvres qu'il porte sur scène et à l'écran.

En 2024, il intègre L'École des Maîtres sous la direction d'Anne-Cécile Vandalem, où il travaille sur la thématique du hantement, des rituels, de l'héritage et des transmissions. Il approfondit également sa recherche corporelle avec Franck Chartier lors de la 4e édition des Peeping Tom Kitchen, axée sur les Transcendental Access Routes.

En 2025, il a interprété Stepan, un révolutionnaire marqué par son passage au bagne, dans Les Justes d'Albert Camus, mis en scène par Jean-Baptiste Delcourt, au Théâtre Le Vilar et au Théâtre des Martyrs.

Laurie Degand

Depuis sa sortie du Conservatoire royal de Bruxelles en 2013, Laurie a notamment travaillé sous la direction de Myriam Saduis, Georges Lini, Clément Thirion, Daphné D'Heur, Catherine Couchard, Emilie Guillaume, Benoît Verhaert, Thierry Debroux, Patrice Mincke. Elle collabore régulièrement avec la metteuse en scène Sofia Betz et la Compagnie Dérivation sur les spectacles Roméo et Juliette, L'Odyssée, Chroniques martiennes et Versailles. En 2015, elle poursuit sa formation à Minsk en Biélorussie. Parallèlement à son travail de comédienne, elle donne cours d'interprétation non dramatique au Conservatoire royal de Bruxelles et anime des ateliers et formations au Théâtre de la Montagne Magique. Laurie a également travaillé comme assistante à la mise en scène de Laurent Pelly sur le spectacle L'Impresario de Smyrne. Prochainement, elle jouera dans le spectacle Le Long chemin de retour de Daniel Keen au Théâtre de Poche à Bruxelles, dans une mise en scène de Sofia Betz et dans le spectacle La Dispute 2.0, une adaptation de La Dispute de Marivaux, dans une mise en scène de Julien Rombaux.



Nathan Fourquet-Dubar

Tout juste sorti du conservatoire royal de Bruxelles en 2012, il met en scène un spectacle sur *Les confessions* de Jean-Jacques Rousseau qui s'est joué dans le nord de la France. Il joue ensuite à droite à gauche, parfois un peu, parfois beaucoup... Avec Thierry Debroux (*Tour du monde en 80 jours, Monte-Cristo*), Monique Lenoble (*Le Tartuffe*), Patrice Minck (*L'école des femmes)*, Isabelle Paternotte (*Encore un instant*), en plein air à la citadelle de Namur avec Jacques Neefs (*Dom Juan*), avec Annette Brodkom et Claude Enuset (*Candide et la folie du monde*). Il a autant joué dans des théâtres, que dans des musées, des centres culturels, où encore dans la rue grâce à la Commedia dell Arte avec Christophe Herrada (*Capitaine Fracasse*). Un de ses immense coup de cœur fut la découverte du théâtre jeune public avec Alexandre Drouet (*Chacun son rythme*), Manon Copé (*2h14*) et Sofia Betz (*L'odyssée/Roméo et Juliette*) qu'il retrouve ici avec un immense plaisir pour plonger dans une nouvelle aventure au Théâtre de Poche.

Victoria Lewuillon
jeu • écriture • mise en scène

Diplômée de l'ESACT – École supérieure d'acteur·ices, Victoria Lewuillon se forme ensuite à la production théâtrale au sein de Théâtre et Publics. Elle joue notamment dans *Les Inouïs et Exodus* (Théâtre d'Un Jour), *Le Chagrin des Ogres* (m.e.s. Fabrice Murgia), *Suzette Project* (Daddy Cie), *Le Tartuffe* (m.e.s. Yves Beaunesne), *Nous voudrions vivre* (m.e.s. Bogdan Zamfir), *L'Insectarium* (Virginie Tasset), *Chimères*, et prochainement *Le long chemin du retour* (Cie Dérivation).

Elle cofonde Nyctalopes, un collectif d'actrices. Ensemble, elles écrivent, mettent en scène et/ou jouent des pièces de théâtre et des actions politiques. Depuis trois ans, Nyctalopes s'allient à La ligue des travailleuses domestiques sans papiers, cherchant ensemble les formes artistiques que peuvent prendre leur lutte. Leur première création, *Chimères*, interroge les récits étouffés par le récit patriarcal et colonial dominant. Leur prochain spectacle, *La nuit*, ouvrira un diptyque sur le continuum du précariat des femmes.

En 2024, elle participe à la 32e édition de l'École des Maîtres dirigée par Anne-Cécile Vandalem (Das Fräulein Kompanie). La saison prochaine, elle mettra en scène *Avant la fin*, deuxième spectacle jeune public de la Cie Intempéries.

Julien Rombaux

Né le 20 juin 1988, Julien étudie à l'ESACT (Conservatoire de Liège) où il travaille avec Isabelle Gyselinx, Raven Ruëll ou Fabrice Murgia. Sitôt sorti il assiste Pietro Varasso sur « Ethnodrame », Isabelle Gyselinx sur « Love me or Kill me » (projet réalisé d'après les pièces de Sarah Kane) et fait deux ateliers avec Joël Pommerat, à Liège en 2015 et à Lyon en 2016.

Comme comédien il joue dans « Que reste-t-il des vivants? » (Théâtre de la vie, Laurent Plumhans), dans « L'incroyable et romantique histoire de Machin et Machine » (co-mis en scène avec Eline Schumacher), dans « Pattern » (Théâtre Océan Nord, Emilie Maréchal et Camille Meynard) ainsi que dans « Le petit chaperon rouge » (Sofia Betz).

Depuis 2018, il collabore fréquemment avec la Compagnie Dérivation (Jean de la lune/Chroniques Martiennes/Versailles).

Il met en scène « Love&Money » (2018 au Théâtre de poche notamment) et « Qui a tué mon père » (2022 au Théâtre de la vie notamment).

Il est également membre du podcast cinéma « Transmission-le podcast ».

Sarah De Battice

Scénographe diplômée de l'Ensav La Cambre à Bruxelles, Sarah de Battice a collaboré depuis avec de nombreux metteurs en scène : Hauke Lanz (FR), Michel Didym (FR), Jena-Michel Van Den Eeyden, Sofia Betz, , Virginie Thirion, Olivier Boudon, David Murgia, Michel Kacelenbogen, etc. dans différents théâtres de Belgique et de France (Théâtre National, Les Tanneurs, La Balsamine, Atelier 210, Théâtre Le Public, Théâtre Varia, Théâtre de la Manufacture…).

Elle se forme à différentes techniques depuis sa sortie d'école (marionnette, masque, sculpture, affiche de spectacle, théâtre d'objets, etc.). En 2008, elle rencontre la metteure en scène Sofia Betz avec qui elle co-dirige depuis la Compagnie Dérivation.

Sophie Jallet

Co-fondatrice de la compagnie Mi-Rage, Sophie Jallet a obtenu son Master en Arts du spectacle à l'ULB en 2015, depuis elle a collaboré à la mise en scène de nombreux spectacles en Fédération Wallonie-Bruxelles.

La suite de la saison 24/25 l'emmènera au Théâtre de Poche pour la création de Sofia Betz *Le Long Chemin Retour*.

Les derniers spectacles marquants auxquels elle a participé sont : *Épidermique*, sa première mise en scène personnelle en mars 2023 au Théâtre des Riches-Claires.

TIMBER (2025), *FLESH* (2022), *No One* (2019), *View* (2018), *Frozen* (2017) de la compagnie Still Life joués au Théâtre National et au Théâtre des Tanneurs et au festival IN d'Avignon

Parti en fumée (2024), d'Othmane Moumen, mis en scène par Jasmina Douieb et créé au Théâtre des Tanneurs.

La tête dans le frigo (2024), de Julie Dacquin, mis en scène par Isabelle Paternotte et créé au Théâtre le Public.

Kosmos des compagnies Entre Chiens et Loups (Jasmina Douieb), Ceux qui marchent (Lara Hubimont) et PAN ! (Thibaut De Coster et Charly Kleinermann).

Tim Clijsters

Tim Clijsters fait ses débuts sur la scène musicale en 2011 au sein du groupe bruxellois BRNS dans lequel il occupe la place de batteur et chanteur. Pendant 13 ans, la formation sortira 4 albums et fera le tour de l'Europe centrale et du nord pour disséminer son indie-pop percussive, épique et complexe jusqu'à atteindre la Russie et les États-Unis.

L'aventure BRNS prend fin le 31 mars 2023 et le lendemain, Tim entame une collaboration avec le metteur en scène belgo-tunisien Ahmed Ayed et le danseur palestinien Hamza Damra pour le spectacle de danse contemporaine « …And Nobody Else » dans lequel il composera et performera sur scène toute la musique. Les morceaux de la pièce se retrouvent sous forme de compilation sur le tout premier disque de Tim Clijsters qui sort lors de la première du spectacle. Ce projet marque le début de sa carrière en tant qu'artiste solo.

En parallèle, Tim enchaine les collaborations avec diverses formations musicales (Italian Boyfriend, Monolithe Noir, Blondy Brownie, Fabiola, Namdose…). Il prend aussi le temps de plonger dans l'élaboration de son propre projet pop-soul et présente dix morceaux ultra personnels lors de son premier concert le 13 décembre 2024 à Bruxelles, seul derrière ses fûts et ses machines. Le set dévoile son intention de voler vers l'épique et la danse tout en révélant pleinement sa voix sous toutes ses formes. La soul, le gospel et l'éléctro pop se confondent pour dévoiler un univers intime et totalement décomplexé.

2025 sera pour Tim l'année du début de sa tournée solo et l'enregistrement en studio de ses morceaux. Il sera aussi en tournée avec le groupe Fabiola et le spectacle de danse « …And Nobody Else ».

Instagram : @tim.clijsters.music

FaceBook : Tim Clijsters Music

Spotify : Tim Clijsters (And Nobody Else) https://open.spotify.com/track/64pADOqyxefWggsu8Hkzv5?si=99534b27ff7647ee

7/ Pistes pour prolonger la réflexion

Essais

• *Dis, c'est quoi la guerre ?* , par Eric David (Editions Renaissance du Livre, 2019) qui s'adresse à des jeunes de plus de 15 ans. Dans cet essai, ce professeur belge de droit international décédé en 2023 essaie de répondre de manière vulgarisée aux grandes questions liées aux conflits armés, au droit qui s'y applique, à leurs origines et à leurs causes. À mettre entre toutes les mains, mêmes celles des adultes.

• *The sword that heals*, de George Lakey, qui a été traduit collectivement en français sous le titre *10 mythes sur la lutte non-violente*, (97 pages). Il est offert sur le site de Quinoa. Vraiment un super petit essai à faire lire à de grands ados. 10 mythes sur la lutte non-violente · en téléchargement gratuit - Quinoa

• *Le sacre de la guerre*, essai sur les passions du sang, de Barbara Ehrenreich (Calmann-Levi, 1999). Un mélange d'histoire, d'anthropologie et de critique sociale. Pourquoi les hommes se font la guerre ? C'est à cette minuscule question que l'autrice s'attaque, avec brio, tout en donnant (ouf!) des clés pour résister à cette folie destructrice.

• *Guerres humanitaires ? Mensonges et Intox*, (Textuel, 2018) court essai incisif écrit par Rony Brauman, ancien président de Médecins Sans Frontières. Pour être au clair avec les justifications « bonne conscience » qu'on peut donner à des interventions militaires...

• *Désobéir*, de Frédéric Gros (Albin Michel, 2017) reprend la pensée d'Howard Zinn que nous avons cité dans ce dossier, qui dit que le problème n'est pas la désobéissance, mais bien l'obéissance. Un essai hyper documenté qui nourrit notre réflexion personnelle sur la tension entre notre capacité à respecter nos règles éthiques et morales intimes, et notre soumission à l'ordre établi par la société.

• *Désirer désobéir. Tome 1 : ce qui nous soulève*, par George Didi-Huberman (Editions de Minuit, 2019). Un essai un peu inclassable, entre anthropologie, poétique et phénoménologie, qui s'intéresse à notre désir et notre puissance de désobéir, en nous mais aussi à travers le temps et l'espace. Ça change du classique (et assez indigeste, il faut l'avouer) Henri-David Thoreau, et c'est très fertile d'idées…

• *L'entraide, l'autre loi de la jungle*, de Gauthier Chapelle et Pablo Servigne (Les liens qui libèrent, 2017). Parce que c'est écrit d'une manière hyper fluide et accessible à des grands ados, que c'est passionnant, et qu'il est temps qu'on se base sur d'autres idées du vivant pour mieux réfléchir à demain.

• *Après le choc. Surmonter un événement bouleversant ou traumatisant. Guide pour adolescents et jeunes adultes*, un ouvrage québécois de Vanessa Germain et Alessandra Chan (Midi Trente, 2018). Très bon outil si vous avez des jeunes concernés par le sujet, de près ou de loin. C'est instructif, pratique, rempli d'exercices et de conseils. On peut le télécharger en PDF payant. Le stress post-traumatique | Éditions Midi trente

• *La désobéissance pour retrouver le chemin de la démocratie*, étude de Jérôme Pelenc (2016) offerte à notre lecture par le collectif liégeois *Barricades, Culture d'Alternatives*, qui est aussi un lieu militant d'émancipation sociale basé dans la librairie Entre-temps. Ici, c'est un petit ouvrage de 26 pages, abordable et partant d'une expérience vécue dans les ZAD, idéal pour des grands ados, pour aborder une question de société passionnante : la démocratie a-t-elle besoin qu'on désobéisse pour retrouver du souffle ? 2016_-_etude_-_la_desobeissance_civile_pour_retrouver_le_chemin_de_la_democratie.pdf . Leur site est une mine d'or de petites publications, n'hésitez pas à en faire bon usage...

Romans

• *La jeune fille et la guerre*, de Sarah Noviĉ (Poche, 2016). Ana mène une existence paisible avec sa famille et son meilleur ami en Croatie jusqu'à ce que la guerre éclate. En fuite vers la Bosnie, ils tombent dans une embuscade et Ana est la seule survivante. Elle apprendra le maniement des armes, et finira par se réfugier aux Etats-Unis pour tenter de se reconstruire. Un témoignage touchant autour du syndrôme post-traumatique de guerre.

• *Soeurs de guerre*, d'Ana Cuenca (Editions Talents Hauts, 2020). Anya et Ziba, deux jeunes russes qui n'ont rien en commun, s'engagent volontairement dans l'armée et se retrouvent en binôme dans l'unité de formation de tireurs d'élite. Dans une guerre commandée par des hommes, elles vont expérimenter la faim, le froid et la violence dans leur propre camp.

• *Le quatrième mur*, de Sorj Chalandon (Grasset, 2013). C'est l'histoire d'un metteur en scène qui rêve d'offrir une trève théatrale et poétique à Beyrouth, de son ami qui accepte de l'aider, et qui plonge dans la guerre malgré lui. Grand, violent, beau, émouvant, et repoussant l'horreur dans l'amour. Il a reçu le prix Goncourt des lycéens, et c'est bien mérité.

• *Les abeilles grises*, de Andreï Kourkov (Editions Liana Levi, 2022). Dans un petit village abandonné de la « zone grise », coincé entre armée ukrainienne et séparatistes pro-russes, vivent deux laissés-pour-compte : Sergueïtch et Pachka. Désormais seuls habitants de ce no man's land, ces ennemis d'enfance sont obligés de coopérer pour ne pas sombrer, malgré des points de vue divergents vis-à-vis du conflit armé.

• *Apeirogon*, de Colum McCann (Belfond, 2020). Ce mot étrange décrit une forme géométrique au nombre infini de côté. C'est la métaphore que l'auteur emploie pour évoquer les multiples facettes du conflit israélo-palestinien, notamment à travers deux personnages principaux : Rami, Israélien, fils d'un rescapé de la Shoah, et Bassam, Palestinien qui n'a connu que la dépossession, la prison et les humiliations. Tous deux ont perdu une fille. Eux qui étaient nés pour se haïr décident de s'unir pour raconter leur histoire et de se battre pour la paix.

Bandes dessinées

• *Le photographe*, en 4 tomes, de Guibert, Lermercier et Lefèvre (Dupuis, 2003). En 1986, Didier Lefèvre quitte Paris pour sa première grande mission photographique : accompagner une équipe de Médecins Sans Frontières au cœur de l'Afghanistan, en pleine guerre entre Soviétiques et Moudjahidins. Cette mission va marquer sa vie comme cette guerre marquera l'histoire contemporaine. Au croisement des destins individuels et de la géopolitique, à l'intersection du dessin et de la photographie, ce livre raconte la longue marche des hommes et des femmes qui tentent de réparer ce que d'autres détruisent. Incontournable.

• *Kaboul disco*, en 2 tomes, de Nicolas Wild (La Boîte à Bulles, 2007). Encore un récit autobiographique, sur un ton plus ironique : en 2005, le dessinateur sans domicile fixe trouve enfin un boulot dans ses cordes, à Kaboul, dans un Afghanistan tout juste sorti de la guerre. Le voilà donc transporté dans une capitale en crise, chargé pour ses débuts de dessiner une adaptation BD de la constitution afghane. Il devient dès lors, et pour plusieurs années, un observateur privilégié de la reconstruction hésitante et fragile du pays.

• *L'oeil du marabout*, de Jean-Denis Pendanx (Editions Daniel Maghen, 2024). Soudan du Sud. Un frère et une sœur, confrontés au conflit armé, atterrissent dans un camp de réfugiés, là où rôdent les rebelles à la recherche de nouveaux enfants-soldats. Ce récit, inspiré d'une mission humanitaire au Soudan, offre une perspective du trauma de guerre vécu par des enfants, dans une région laissée à l'abandon.

• *Lester Cockney*, une BD plus ancienne en plusieurs tomes, de Franz, des années 70, qui ravira les fans du genre, avec un jeune Irlandais enrôlé malgré lui dans la guerre d'Afghanistan, puis dans plein d'autres conflits mondiaux. Ça vaut vraiment la peine d'y rejeter un œil...

• *Bride stories*, manga en plusieurs tomes de la japonaise Kaoru Mori (Ki Oon, 2011) . Un récit assez contemplatif qui nous plonge dans la vie quelque part en Asie Centrale, sur la Route de la Soie, et qui pourrait bien plaire à certains. Le graphisme est superbe, et on en apprend pas mal sur les dynamiques sociales et les traditions locales à cette époque de l'histoire.

Podcasts

• *Inside Kaboul / Outside Kaboul*, un podcast de la journaliste Caroline Gillet, qui a recueilli tous les jours pendant les 4 dernières années le témoignage de deux jeunes filles afghanes, dont une est restée en Afghanistan, et l'autre a pris le chemin de l'exil. Deux fois 9 épisodes hyper prenants, qui ont même été déclinés en film d'animation avec une dessinatrice afghane. Inside Kaboul : podcast et émission en replay | France Inter

• *Les Maux Bleus*, un excellent podcast de Mickaël Worm-Ehrminger autour de la santé mentale, dont on vous a déjà parlé. Voici l'épisode qui parle du Syndrome de Stress Post-Traumatique, mais nul doute que d'autres vous feront de l'oeil... Les Maux Bleus : Après toi, le déluge - Trouble de stress post-traumatique

• L'émission *LSD (La Série Documentaire)* de France Culture propose à vos oreilles une série de 4 podcasts sur le sujet de la désobéissance civile, chaudement recommandé pour explorer les enjeux de ce levier dans nos démocraties : Désobéissance civile : citoyens hors la loi : un podcast à écouter en ligne | France Culture

Jeux de société et jeux vidéos

• *Rendez-vous en guerre inconnue* est un jeu de rôle pédagogique créé par la Croix-Rouge de Belgique, qui place les jeunes à partir de 15 ans dans la peau des différents protagonistes d'un conflit : militaire de l'armée, rebelle, civil, reporter de guerre, acteur de l'humanitaire... Un animateur vient gratuitement le faire jouer dans votre groupe de jeunes, dans le cadre de la campagne « La guerre, ça nous regarde », c'est pas merveilleux, ça ? C'est par ici que ça se passe : Rendez-vous en guerre inconnue - Les acteurs de l'éducation

• *Pax Pamir*, jeu de plateau dans lequel les joueurs doivent choisir d'appartenir à une des trois coalitions : afghane, russe ou anglaise. Excellent pour les férus de jeux de société stratégiques complexes (à l'image de la géopolitique d'Asie Centrale au siècle dernier), pas idéal pour les débutants mais les autres s'amuseront en apprenant.

• *Pris au piège*, un jeu immersif en ligne créé par la Croix-Rouge canadienne, qui nous place dans la peau d'un jeune confronté à un conflit armé dans différentes régions du monde, et qui doit prendre des décisions. Top, il permet de mieux comprendre les enjeux liés au droit international et aux enjeux humanitaires. Il s'accompagne même d'un bon dossier pédagogique, mais il peut vraiment être joué sans cela, à partir de 13 ans. Pris au piège (*Forced to fight*)

• *Futuraville*. Les Québécois ont créé un jeu de prévention des violences pour les jeunes, jouable en ligne sur la plateforme *Espace Sans Violence*. Dans Futuraville, il s'agit d'investiguer et de trouver des solutions pour aider 5 grands ados confrontés à des situations difficiles. Testez-le : Unity WebGL Player | ESV.

Films et vidéos

• *Au pays de nos frères*, un film des réalisateurs iraniens Raha Amirfazli et Alireza Ghasemi (2024) qui nous donne à voir trois décennies de la vie d'une famille élargie de réfugiés afghans en Iran. Une fresque atypique et poignante qui explore la mémoire, la perte et la survivance, dans ce contexte géopolitique précis, avec une résonance universelle.

• *Comme une pluie de parfum*. Documentaire de deux journalistes français qui suivent le rêve d'exil de deux amis Afghans, qui pensent qu'à Paris, des avions déversent une pluie de parfum dans les rues. C'est hyper touchant, et disponible ici : The Dangerous Road to Freedom : Afghans risking it all for Europe | Full Documentary

• *Valse avec Bachir*, film d'animation pour jeunes et adultes d'Ari Folman (2008). Un récit auto-biographique d'un Israëlien qui cherche les souvenirs enfouis de son vécu de soldat pendant la guerre du Liban et le massacre des Palestiniens dans les camps de réfugiés. Récompensé de pas mal de prix, il est particulièrement intense, surréaliste et hypnotique, mêlant les pulsions de mort et de vie.

• *Eye in the sky*, fiction de Gavin Hood (UK/ Afrique du Sud, 2016). Ce film montre la difficulté de prendre des décisions en tant que militaire lors d'opérations périlleuses qui risquent de mettre en péril la vie de civils. L'intervention sur un groupe terroriste qui est prêt à commettre une attaque suicide à Nairobi justifie-t-elle de sacrifier la vie d'une enfant qui passe dans la zone de tir ?

• L'incontournable *Gandhi* de Richard Attenborough bien sûr, qui date de 1982 mais donne une vision complète de la progression de son combat par la non-violence et la désobéissance civile contre l'empire britannique.

• *Pray the devil back to hell*, de Gini Reticker (2008), un documentaire incroyable qui nous raconte une histoire qu'on n'entend jamais (malgré les nombreux prix gagnés par ce film) et qui pourtant pourrait tellement être remise à l'honneur : celle des femmes du Liberia qui ont mené une mobilisation pacifique décisive pour la fin de la guerre civile. Ne le ratez pas, on a besoin de ce genre d'inspiration et de force…

• *In her hands : un destin afghan*, documentaire de Tamana Ayazi et Marcel Mettelsiefen (2022). Lorsque les forces occidentales se retirent d'Afghanistan, la plus jeune maire du pays risque sa vie face aux Talibans pour pouvoir continuer à éduquer tous les enfants. Poignant et éclairant sur la situation actuelle.

• *Résister pour la paix*, un documentaire d'Hanna Assouline et Sonia Terrab, toutes deux membres du collectif « Guerrière de la Paix » (2024). Un documentaire sur les routes d'Israël et de Palestine, reliant ces femmes et ces hommes avec leurs histoires personnelles et la réalité des drames que tous vivent dans leur chair et qui pourtant continuent de tisser des liens entre les deux peuples. Ça fait tellement du bien de voir ce conflit autrement…

• *Désobéissance civile*, un documentaire du Centre d'Action Laïque de 25 minutes qui nous offre une vision large, claire et étayée de témoignages de militants autour de la désobéissance civile et de ses résultats pour faire évoluer la société en Belgique (2017). Concret et inspirant, dans plein de domaines, tout en ne niant pas les risques. Désobéissance civile – Centre Laïque de l'Audiovisuel

Séries

• *Nous, la Vague*, une mini série de 6 épisodes sur Netflix, qui s'inspire d'une expérience sociale, et qui suit un groupe d'ados qui forment un mouvement contestataire contre le capitalisme, le racisme, la société de consommation ou le harcèlement. Si les actions activistes se veulent pacifistes, sauront-ils résister à la tentation de la violence ?

Musique

• *La Rue des Lilas*, une chanson écrite en 2016 par Sylvain GirO pour le groupe Katé Mé, et reprise par différentes chorales militantes, autour de l'absurdité de la guerre. Les Chanteurs Révolutionnaires Supersoniques - La Rue Des Lilas

• *Le déserteur*, incontournable, écrite par Boris Vian en 1954 pendant la guerre d'Indochine, que vous trouverez dans des dizaines de versions. En voici une de Serge Reggiani, qui est précédée du poème « Le dormeur du val » : Le déserteur (Live, Le dormeur du val en prélude)

• *Göttingen*, écrite par Barbara après une série de concerts dans cette ville d'Allemagne qui l'avaient particulièrement touchée. Ici reprise par Pomme : Pomme «Göttingen»

• *People have the power*, de Patti Smith, qui n'a pas pris une ride (la chanson, car la femme, heureusement, oui). Un petit exercice d'anglais qui ne vous ennuiera pas, c'est promis, tant cette chanson est un ode d'empowerment pour les citoyens que nous sommes, et pour nos rêves d'une société meilleure, quitte à désobéir… Choir! Choir! Choir! & Patti Smith sing «PEOPLE HAVE THE POWER» in NYC with Stewart Copeland

Sites internet et réseaux sociaux

• Qui mieux qu'*Amnesty International* peut nous offrir des ressources pédagogiques autour des conflits ? On vous en a déjà parlé dans ce dossier, et pour retrouver toutes les fiches utiles et hyper bien faites, foncez, c'est par ici : Nouvelles fiches pédagogiques sur les conflits armés - Amnesty International Belgique

• Le site de la *Croix-Rouge de Belgique* propose aussi des pistes très intéressantes, notamment dans leur campagne « La guerre, ça nous regarde ». Sachez qu'ils offrent même une bourse de plusieurs centaines d'euros pour des projets d'éducation à la citoyenneté mondiale sur les enjeux humains dans les conflits armés. Alors si vous avez un groupe de jeunes motivés, pourquoi ne pas les lancer sur ce super défi d'engagement concret et demander une bourse ? 00-Guide-et-balises-2025-2026.pdf

• En Belgique, il y a une super association d'éducation permanente pacifiste, anti-militariste et non violente : *Agir pour la paix*. Sur leur site internet, on découvre leur engagement, leurs outils de sensibilisation et leurs actions collectives concrètes (genre, préparer ensemble une manif, des ateliers de désobéissance civile non violente gratuite, de l'artivisme, des arpentages de textes…). Avis aux amateurs, ils prennent aussi des stagiaires. Agir pour la Paix – Dépêche toi d'agir pour la paix !

• À l'international, on a trouvé un réseau mondial assez dingue, appelé *Beautiful Trouble*, qui regroupe des formateurs, des artistes, des écrivains et des organisateurs de partout. Leur but ? Être un véritable incubateur à campagnes créatives et efficaces, intersectionnelles, en leadership partagé, pour lutter pour un monde plus juste. En plus des outils, on y découvre aussi des actions qui ont été réalisées sur tous les continents, parfois avec beaucoup d'humour et d'impact. Franchement, c'est beau, riche de plein de cultures, out of the box et boostant, on en a besoin, ça vaut le détour : Boîte à outils - Beautiful Trouble

• Pratiquer l'aïkido verbal, gratuitement, depuis votre canapé, pour vous entraîner à riposter de manière non violente à des insultes, des moqueries, des menaces, ça vous tente ? C'est génial, ça nous concerne tous, adultes et ados, et c'est par ici, avec Luke Archer : Cours en ligne - Verbal Aikido

THEATRE DE POCHE

Chemin du Gymnase, 1A - 1000 Bruxelles

Arrêt Longchamp : tram 7, bus 38 et station Villo n° 244

Arrêt Legrand : tram 7 et 8 et station Villo n° 71

reservation@poche.be – +32 2 649 17 27
poche.be

IBAN : BE97 5230 8020 6749

Contact production et diffusion :
Anouchka Vilain
production@poche.be
+32 496 10 76 91

Contact pédagogie et médiation :
David-Alexandre Parquier
prof@poche.be
+32 488 42 37 52

Contact presse :
Marie Delacroix
presse@poche.be

Rédaction : Elodie Mopty
Affiche : Olivier Wiame